

LA HAYE-DESCARTES (I.-et-L.) - Place Descartes et Rue St-Georges



Collection Jean-Claude Bardet

La statue de René Descartes, dont la réplique exacte existe à Tours, place Anatole-France, fut érigée en grande solennité en septembre 1849, de la part de la ville de la cité natale du philosophe. Mesurant 1,33 m, pesant plus de 2 500 kg, cette œuvre du sculpteur Niewerkerke et du fondeur Guéritault, qui réalisa le moule, fut coulée à la fonderie d'Abilly et subventionnée par M. de Croy, conseiller général du canton de La Haye-Descartes. Le socle ayant été payé par souscription publique. A quelques pas de là, la maison où naquit, le 31 mars 1596, l'auteur du « Discours de la méthode », est devenue un modeste musée lui étant consacré. On peut y admirer notamment le crâne du génie, exécuté à la demande du conseiller général Vignier au début du siècle, et qui n'est en fait qu'une réplique de l'original, conservé au musée de l'Homme.



du haut d'un clocher descartes



A 55 km de Tours et 30 de Loches, là où la Creuse délimite Touraine et Poitou, la « cité du philosophe » (4.200 âmes) s'est fait un nom industriel plus que culturel.

Papeteries, Barbot, Baugé, Everite...

nous sommes là dans le plus gros bassin d'emploi de la Touraine du Sud.

Certes, de « plan social » en « restructuration », l'économie connaît de sévères turbulences.

Même le notaire a licencié !

Descartes n'en reste pas moins une cité ouvrière... à l'esprit encore un peu rural,

même si les clivages politiques sont ici plus exacerbés qu'ailleurs.

A droite, un « patron social », Jacques Barbot, dont la plus grosse entreprise porte encore le nom.

A gauche, un médecin militant, Serge Petit, qui préfère Karl Marx à René Descartes.*

Ajoutez-y un vrai communiste et une poignée de dissidents de gauche. Ambiance assurée !

Les municipales de 89 s'y sont même déroulées en trois tours...

Cette année-là, s'étaient aussi manifestés de mystérieux « séparatistes » balesmois,

prônant la « défusion » de Balesmes et Descartes.

Neuf jours sur place n'ont pas été de trop pour mener cette enquête... avec méthode !

Notre discours aurait pu être titré « Clochemerle-sur-Creuse »,

si l'expression n'avait déjà été exploitée dans une lettre anonyme distribuée en 1989.

Dominique Rondelot, le correspondant « N. R. » du cru, nous avait prévenus :

« Vous allez voir, Descartes, c'est un pays au sang chaud ! »

Quand Descartes s'appelait La Haye

Le 1^{er} janvier 1967 naissait la commune de Descartes, de la fusion de celle de La Haye-Descartes avec celle de Balesmes. Cette jeune commune a pourtant derrière elle un long passé puisqu'on y trouva, en 1834, des sarcophages mérovingiens et que le premier nom de la cité, « Haya », nom qui apparaît dans les cartulaires du XI^e siècle, est d'origine franque.

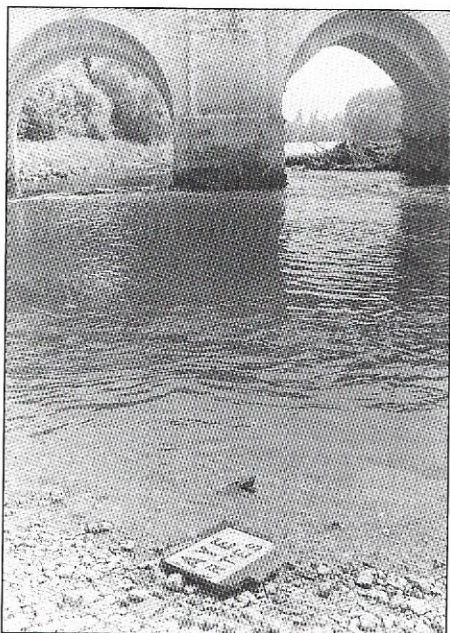


Photo Bernard Tissard

Depuis Haya, de l'eau avait déjà coulé sous le vieux pont, quand, le 1^{er} janvier 1967, La Haye-Descartes devint Descartes.

Aujourd'hui, force est de constater que Descartes ne conserve que de rares vestiges de La Haye, et on comprend mieux qu'une ville aussi peu soucieuse de son passé n'ait pas hésité à renier son antique nom. Qui donc alors se souvient de tous les seigneurs qui, après les comtes d'Anjou et jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, possédèrent cette baronnie ?

La Haye, comme toute cette région frontalière entre les terres des rois de France et d'Angleterre, souffrit particulièrement lors des deux « Guerres de Cent ans », et la place dut subir plusieurs sièges pendant ces interminables conflits. En 1209, Philippe Auguste, qui venait de s'emparer de Loches, reprenait La Haye à Jean-sans-Terre. Un siècle plus tard exactement, en 1309, Philippe le Bel, à son tour, investissait la forteresse. En 1350, Henri de Lancastre enlevait La Haye pour le compte du roi d'Angleterre et détruisait en grande partie les fortifications. Mais elles furent rebâties sans tarder et, en 1356, Jean II le Bon put y rassembler ses troupes avant la désastreuse bataille contre l'armée du Prince Noir qui se déroula près de Poitiers, bataille au cours de laquelle le souverain français et son fils tombèrent aux mains de leurs ennemis. En 1369, le capitaine anglais Jean Chandos

vint assiéger La Haye qui, défendue par le maréchal de Sancerre et Guillaume de Guenand des Bordes, résista vaillamment.

En 1432, un vent de panique souffla sur la petite cité des bords de la Creuse. Rodrigue de Villandrado, après avoir mis à feu et à sang le Berry, s'apprêtait à poursuivre ses sombres exploits en Touraine. Il approchait, précédé d'une réputation d'atrocité qui jetait l'épouvante parmi les populations désespérées. « Au nom de Villandrado, les femmes se signaient et il semblait qu'on sentait passer sur soi un vent d'incendie, de viol, et de mort. » Afin de sauver cette province qui lui était chère, la reine Maria d'Anjou envoya au chef redouté une lettre pour le supplier d'épargner cette région, et comme le soudard, malgré sa brutalité, se vantait d'être d'une galanterie exemplaire avec les dames, il répondit « que par égard pour Sa Majesté et quelque dommage qu'il en résultât pour lui, il ne pénétrerait donc pas en Touraine et emmènerait sa bande ailleurs ».

Les habitants de La Haye en furent quittes pour la peur et durent se précipiter vers leurs deux églises pour remercier Dieu de leur avoir épargné le terrible fléau, ce Dieu au nom duquel la France allait se déchirer un siècle plus tard. Si le protestantisme fit beaucoup moins d'adeptes à La Haye qu'à Preuilly, la ville subit cependant les contre-coups des guerres acharnées que se livrèrent catholiques et huguenots. Ainsi le pont fut détruit par ordre du roi « pour empêcher le passage aux ennemis étant allés en Guienne et tenant la ville de Châtelleraut ». Ces troupes de réformés, commandées par l'amiral de Coligny, lançaient, à partir de Châtelleraut, des expéditions dans les environs et notamment à La Haye où ils pillèrent « beaucoup de maisons de gentils hommes,

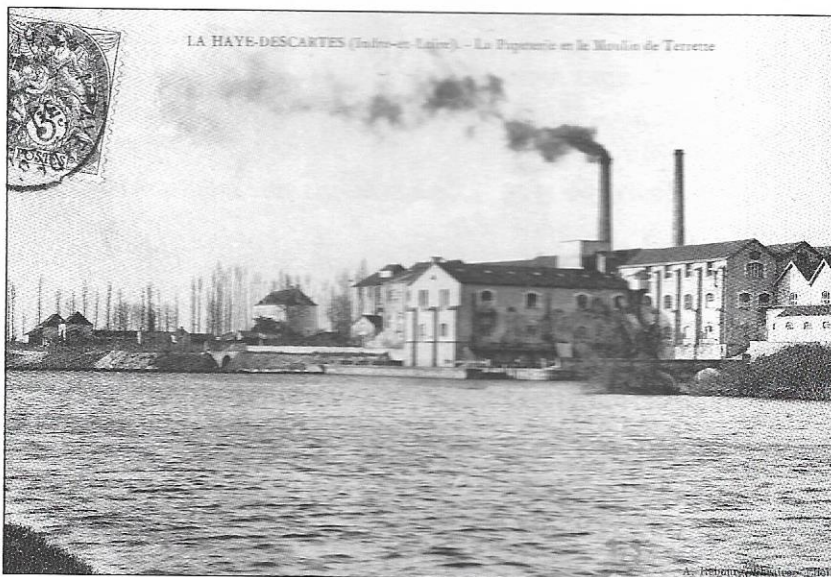
merchants et autres de tous états ». La place fut d'ailleurs tantôt aux mains des catholiques, tantôt aux mains des protestants.

En septembre 1587, Henri de Navarre, le futur Henri IV, attaquait La Haye, où s'était réfugiée l'armée de Lavardin. Ce dernier, avec l'aide des habitants du lieu, résista et, au bout de trois jours, l'armée d'Henri de Navarre se retira. Voulant récompenser la ville de sa vaillante défense, le roi Henri III exempta pendant deux ans ses habitants « de toutes tailles et subsides ». Deux ans après, cependant, le 4 mars 1589, Henri de Navarre entra à La Haye, mais pacifiquement cette fois... Quelques mois plus tard, il se convertissait au catholicisme et devenait roi de France. La fin des querelles religieuses était en vue... et une période de calme commençait pour le pays.

Sur la route d'Espagne

Jusqu'au XVIII^e siècle, la grande route de Paris à l'Espagne traversait la Loire à Amboise et, par Loches, gagnait La Haye avant de se poursuivre vers Châtelleraut et Poitiers. C'était un de ses fameux chemins de saint Jacques qu'empruntaient les « marcheurs de Dieu » pour se rendre à Compostelle. Besace au dos et foi au cœur, bravant gros temps et mauvaises rencontres, mangeant peu mais priant haut, ils poursuivaient jour après jour, semaine après semaine, leur quête d'éternité. La chapelle Saint-Jacques-du-Bout-du-Pont, aujourd'hui détruite, jalonnait leur long périple vers la Galice.

Outre ces pèlerins anonymes, La Haye vit parfois arriver dans ses murs des personnages de marque et, parmi eux, plusieurs rois de France : le 28 novembre 1303, Philippe



Collection Jean-Claude Bardet

Construites de 1857 à 1859 en aval du vieux pont, les Papeteries de La Haye-Descartes trônent toujours sur la cité, à fleur de Creuse, les chutes d'eau de la rivière ayant longtemps fourni la force électrique nécessaire à cette usine qui fournissait autrefois « le papier le plus blanc d'Europe ».



Collection Office de Tourisme de Descartes

« Il y a de belles filles chez toi ! » En 1911, La Haye-Descartes comptait 1 697 habitants et Balesmes 1 770.

le Bel y coucha ; en 1559, François II et son épouse, Marie Stuart, accompagnés de Catherine de Médicis, y passèrent ainsi qu'en 1622 le roi Louis XIII... En décembre 1700, la traversée de la ville par le duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, qui venait d'être nommé roi d'Espagne et qui gagnait son royaume, ne dut pas passer inaperçue puisque sa suite comprenait une cinquantaine de carrosses, cinq à six cents hommes d'armes, près de deux mille cavaliers, plus de deux cents chariots et autant de mulets chargés de bagages.

A partir de cette date d'ailleurs, les monarchies de France et d'Espagne étant liées, les habitants de La Haye assisteront plus souvent à de tels cortèges. Le curé de Saint-Georges de l'époque, Delaborde, ne manque pas de les signaler dans ses registres paroissiaux. Parmi les plus remarquables, on trouve, le 28 novembre 1721, celui de Mlle de Montpensier, princesse d'Orléans, qui se rend en Espagne afin d'y épouser le prince des Asturies, futur roi sous le nom de Louis I^{er}. Elle repassera à La Haye le 20 juin 1725, après la mort de son royal époux, « accompagnée de quelques dames et demoiselles habillées à la façon de leur pays et coiffées en cheveux ». Le 18 février 1722, « Andrée, Victoire, Infante d'Espagne, âgée pour lors de trois ans et demi, a passé par cette ville de La Haye pour aller épouser Louis XV, Roi de France. Il y avait neuf cents hommes et autant de chevaux à sa suite, sans compter la noblesse du voisinage et la bourgeoisie, tant de cette ville que celle de Sainte-Maure, qui y vint au devant ».

Mais ce genre de spectacle, qualifié de « pompeux et magnifique » par le curé Delaborde, allait bientôt disparaître, les Ponts et Chaussées, nouvellement créés, ayant décidé vers 1750 que la route d'Espagne éviterait désormais Loches et La Haye. La nouvelle artère fera dès lors la fortune de Tours, Montbazou, Sainte-Maure...

« Des femmes d'une beauté remarquable »

La Haie n'a jamais été une ville bien peuplée, et nous ne croyons pas que sa population, qui est aujourd'hui de 1 460 habitants, ait beaucoup excédé ce chiffre durant l'ère féodale. Ce chef-lieu de canton est traversé par la route qui, de Château-Renault, se dirige à travers tout le département d'Indre-et-Loire jusqu'à Châtellerault, où elle rejoint la route de Bayonne. Il se fait à La Haie un certain commerce sur la cire, les pruneaux, le miel. Les femmes de cette ville sont d'une beauté remarquable : circonstance plus appréciée sans doute par messieurs les commis-voyageurs que l'honneur attaché à la patrie de Descartes. Nous prions nos lecteurs de nous pardonner cette réflexion, polytypée sur les « Impressions de voyage » du touriste Alexandre Dumas.

G. Touchard-Lafosse, 1851
Extrait de
« La Loire historique »

Descartes et Boylesve

A une époque où les marchandises pondéreuses pouvaient difficilement circuler par la route, mais empruntaient de préférence la voie d'eau, La Haye, grâce au port de l'Auvernière, situé à une demi-lieue en aval du bourg, au point extrême de navigabilité de la Creuse, gardait toutefois son rôle d'entrepôt pour les grains des régions avoisinantes. Le blé, mais aussi le bois des forêts voisines descendaient la Creuse puis la Vienne, pour atteindre la Loire sur les bateaux à fond plat dont le mâts se rabattait pour passer sous les ponts. Mais le train allait bientôt condamner la batellerie.

Au milieu du siècle dernier, la création par MM. Hatterer, Mame et Gouin d'une papeterie allait cependant donner un nouveau souffle économique à la cité, marquant le début de son industrialisation.

Ce XIX^e siècle allait aussi être celui du changement de nom de la commune, La Haye-en-Touraine devenant officiellement La Haye-Descartes. Ainsi aboutissait une démarche entreprise dès 1793 par les patriotes de la commune qui venaient de redécouvrir le grand homme, et le considèrent même comme le précurseur des idées nouvelles, un révolutionnaire comme eux, celui qui « de vingt siècles d'erreur... sut purger la terre ».

Révolutionnaire, René Descartes le fut certes, par la volonté qu'il proclama de s'affranchir de toute autorité étrangère, fut-ce celle d'Aristote, et de ne se rendre qu'à l'évidence, par son désir « de distinguer le vrai

La guillotine à La Haye

En ce matin de janvier 1794, une troupe de cavaliers part en campagne. A leur tête, l'administrateur du département d'Indre-et-Loire, Devaulivert. Ils sont décidés à abattre, au nom de la Révolution, les signes extérieurs de la religion : croix des cimetières, saints de bois ou de pierre... Arrivés à Cussay, ils se heurtent à la résistance des habitants, rassemblés sur la place de l'église et armés de faux, de piques et de quelques fusils. Le vicaire et premier officier municipal Ansault, tout en arguant du décret du 5 décembre 1793 reconnaissant la liberté des cultes, tente de ramener le calme parmi ses paroissiens. Mais le ton monte... De la foule en colère, un coup de feu jaillit. Le chapeau de Devaulivert est troué de part en part, le citoyen Delalette s'écroule ; il n'est que légèrement blessé, mais l'affolement est général...

Le représentant du peuple à Tours est saisi de l'affaire. La commission militaire se déplace jusqu'à La Haye ; le bourreau et la guillotine l'accompagnent. Bientôt, sur la place de la Révolution, se dresse la silhouette sinistre de l'échafaud. En ce même lieu, peut de temps auparavant, trônait l'Arbre de la Liberté, planté en grande pompe le 8 juillet 1792. L'auteur du coup de fusil, René Guérin, 53 ans, artisan huilier, sera exécuté le 14 février 1794, son corps étant porté dans le cimetière entourant l'église Saint-Georges et enterré au pied même des marches de l'entrée principale.

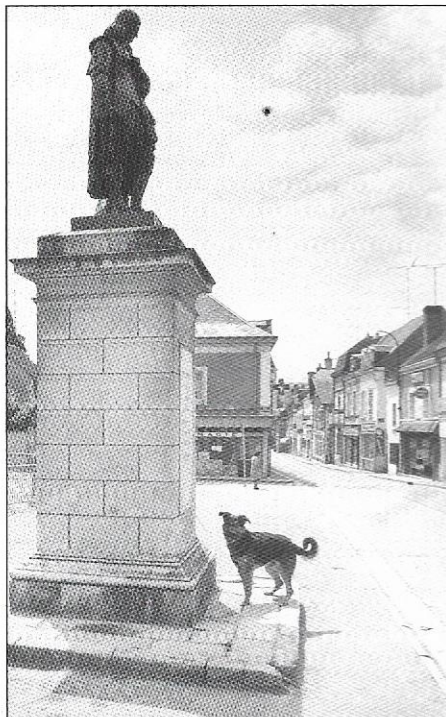
L'arrivée de la turbine

Le 9 octobre 1858 fut pour les Lahaisiens une date mémorable, dûment inscrite dans les archives locales. Lors de l'enquête préalable, ils s'étaient prononcés en faveur du projet d'implantation d'une papeterie au bord de la Creuse, sur la commune de Balesmes. Comment auraient-ils pu accueillir autrement qu'avec beaucoup d'enthousiasme l'extraordinaire événement de ce jour ?

L'énorme machine sortie tout droit des célèbres forges de Fourchambault s'acheminait vers la bourgade d'élection. Tout au long du trajet de Tours à La Haye, on avait dû en abattre, des arbres, et en caser, des murs, pour ménager un passage au convoi ! Vouvray et bien d'autres communes avaient vu leurs barrières sacrifiées à la cause de l'industrie en marche... Pen- sez donc, 7 m de diamètre ! Pas moins de onze chevaux avaient dû être attelés pour tirer la plus grosse pièce de la turbine que l'on avait pris soin de séparer en deux, et quatre pour la seconde. La compagnie avait promis de rembourser les frais occasionnés par un tel remue-ménage, mais cela n'avait pas dû empêcher dans nos localités les langues d'aller bon train !

Quatre heures sonnaient aux clochers, quand le cortège parvint au port de la Crosse dans la liesse générale.

Sylvie Garnier



Descartes statufié. « Que voyez-vous, vous qui avez l'air d'être au-dessus de nous ? »

du faux » à la seule lumière de la raison, déclarant que « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée ». Il fallut attendre la Révolution pour que La Haye pense à tirer gloire de cet éminent enfant du pays. En 1802, le ministre de l'Intérieur, Chaptal, envoyait à la commune le buste de René Descartes, ce qui donna lieu, les 9 et 10 vendémiaire (1^{er} et 2 octobre), à des manifestations grandioses en présence de Mme Demarçay (arrière-petite-nièce du philosophe) et du préfet d'Indre-et-Loire, le général Pommereul. « Le buste du grand homme, porté sur un brancard, par les vieillards du lieu, précédé et suivi par un groupe d'enfants », fut mené jusqu'à sa maison « natale ». A cette occasion, on joua une pièce en deux actes intitulée « René Descartes », pièce écrite par le citoyen Bouilly, qui s'était sinistrement illustré quelques années plus tôt dans la cité.

Le 29 septembre 1849, une nouvelle cérémonie se déroulait pour l'inauguration de la statue, en pied cette fois, de Descartes. Elle était l'œuvre du sculpteur Nieuwerkerke (plus connue pour avoir été l'amant de la princesse Mathilde, cousine de Napoléon III), et avait été coulée à la fonderie Tournay d'Abilly. Placée sur un char tiré par quatre chevaux, la statue gagna la place de la mairie où l'attendait son socle, après avoir fait un arrêt devant la maison de Descartes où un ancien instituteur prononça un mémorable discours en alexandrins.

Il y eut aussi, le 31 octobre 1937, la fête du tricentenaire de la parution du « Discours de la Méthode », une fête présidée par

Édouard Herriot, dont les anciens se souviennent encore. Enfin, ultime hommage rendu au grand homme par sa ville « natale », le 1^{er} janvier 1967, La Haye-Descartes fusionnait avec sa voisine Balesmes et la nouvelle commune ainsi formée décidait de s'appeler Descartes.

René Descartes ne fut pas le seul écrivain originaire de cette petite ville. En 1867, en effet, et de façon incontestable cette fois, naissait dans la maison de maître Tardiveau, rue Descartes, un enfant prénommé également René, et qui se fera connaître plus tard en littérature sous le pseudonyme de René Boylesve (nom de jeune fille à peine modifié de sa mère, Marie-Sophie Boilesve). Le petit Tardiveau grandit sur les bords de la Creuse avant de partir chez les Jésuites de Poitiers, puis à Tours où son père avait décidé de s'installer, mais il n'oublia jamais ce coin de Touraine à qui il devait, disait-il, une grande partie de sa personnalité : « Ce que nous sommes... c'est la plupart du temps une sorte d'homme qui ressemble étonnamment au petit enfant qu'il a été dans le verger de son père ou parmi les "queniaux" plus ou moins morveux avec qui il a joué ou s'est battu sur les berges de la rivière ou dans le courant d'air du carrefour. »



Devenu romancier, Boylesve n'aura qu'à puiser dans ses souvenirs pour nous faire découvrir, à travers des yeux étonnés du jeune enfant observateur et sensible qu'il fut, les grandes personnes qui s'agitaient autour de lui. De sa plume délicate, il a su peindre avec précision et malice cette société provinciale de la fin du siècle dernier avec ses humbles et ses notables, avec ses domestiques et ses maîtres, une société vue en contre-plongée par le petit Henri Nadaud de « L'enfant à la balustrade », qui envie la statue de Descartes (devenue celle d'Alfred de Vigny dans le roman), statue qui, du haut de son socle, peut dominer la place de la Mairie et à qui il demande avec insistance : « Que voyez-vous, vous qui avez l'air d'être au-dessus de nous ? »

● Bernard Briais





Collection Marcel Touzalin

Courant du plateau de Millevaches jusqu'au Bec-des-Deux-Eaux, où elle rejoint la Vienne, la Creuse se révèle parfois une impétueuse rivière. La plus ancienne crue dont on a gardé le souvenir, celle de 1520, fut si violente qu'elle emporta le donjon de Buxeuil. Mais la plus dévastatrice, celle de 1792, submergea les deux extrémités du pont et ruina nombre de maisons riveraines. L'eau était montée à 11 m ! Celle de janvier 1982 fut moins désastreuse, mais tout de même historique.

La navigation sur la Creuse au XIX^e siècle

En cette belle journée de mai 1859, la foule, massée sur les berges, guettait l'arrivée du convoi. Enfin, au détour d'un méandre, on aperçut le remorqueur à vapeur ; sa cheminée crachait une fumée noire et âcre qui prenait à la gorge. Depuis Nantes, il conduisait un train de cinq bateaux chargés de charbon de terre pour la papeterie. Cet événement couronnait les efforts des habitants et des élus locaux. Leur rêve, la Creuse navigable jusqu'à La Haye, se réalisait enfin.

Depuis la Révolution, ils avaient essayé d'attirer l'attention des pouvoirs publics. En vain. L'importance du commerce et des échanges en ce point stratégique du Lochois nécessitait pourtant des voies de communication performantes. Les marchandises, depuis des siècles, ne pouvaient arriver ou partir que du port de l'Auvernière, à une demi-lieue de la ville, et pendant quatre à cinq mois de l'année seulement. Le reste du temps, il fallait s'acheminer jusqu'à l'embouchure de la Vienne, au Bec-des-Deux-Eaux.

bateaux, entre 1820 et 1825, de remonter, non sans difficulté et quelques naufrages, jusqu'aux abords de la localité : ils y faisaient leur livraison de chaux, d'ardoise, de charbon de terre, et embarquaient les blés, le vin, le bois, les pruneaux... Mais il fallut attendre 1853 pour que la navigation sur la Creuse soit officiellement accordée jusqu'à Tournon. Alors, la commune reçut les crédits tant espérés pour draguer la rivière, élever une digue entre les deux îles, construire des bordages pour resserrer l'eau dans les gués, tracer des chemins de halage, etc.

On assista ainsi, le 1^{er} décembre 1854, au passage de deux bateaux qui se chargèrent, l'un de 6 000 fagots de bois, l'autre de 400 sacs de farine, puis s'en retournèrent glorieusement. Quelques jours plus tard, les Lahaisiens, éperdus de reconnaissance, baptisèrent le premier bateau amarré au port « Napoléon III ». La voie fluviale semblait dès lors promise à un grand avenir. Mais déjà, la France se couvrait à grand bruit d'un réseau de chemins de fer...

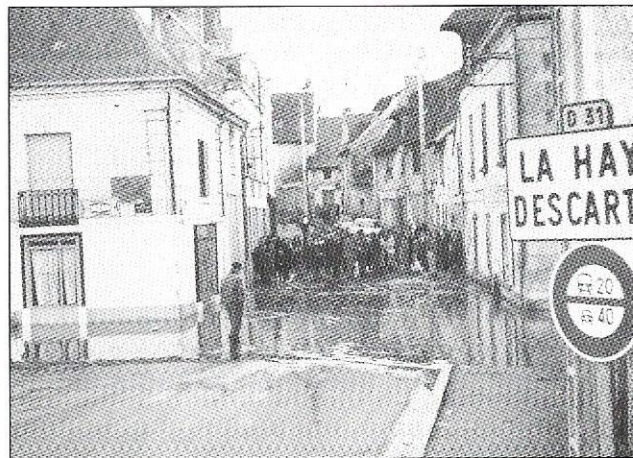
Certes, des tentatives individuelles de négociants permirent aux

Sylvie Garnier



LA HAYE-DESCARTES (1.-et-L.). • Quai de la Saufade - Le Lavoir

Collection Jean-Claude Bardet



Collection Marcel Touzalin

Une rivière de caractère qui sait aussi se montrer tranquille. Mais gare à ses débordements ! En 1962, La Haye-Descartes eut ainsi les pieds dans l'eau.

Les Allemands ne passeront plus !

Le 30 août 1944, le maquis Conty-Feslon décidait d'occuper La Haye-Descartes afin de fermer le passage de la Creuse aux Allemands. Au début de l'après-midi, les hommes du maquis pénétraient en ville, applaudis par quelques-uns, mais mal accueillis par beaucoup qui craignaient des représailles. La psychose du drame de Maillé (124 personnes massacrées le 25 août) hantait les esprits.

Une section s'installa face au pont ; une autre occupa la papeterie (autre point de passage possible sur la Creuse) ; deux sections prirent position à l'entrée de Balesmes pour garder la route de Tours ; une dernière section se posta en haut de la côte des Granges (route de Ligueil). Presque aussitôt, une colonne allemande s'engageait sur le pont. Les deux voitures de tête furent stoppées par les maquisards. Le convoi s'arrêta à Buxeuil et riposta : « C'est la bataille, la vraie bataille au grand jour. Deux cents maquisards tirent sans relâche dans la fièvre. Les rues sont balayées par les balles. En face, la riposte est violente. Les Allemands, isolés de leurs véhicules, font le coup de feu derrière les parapets ». Au bout d'un moment, les maquisards envoyèrent un prisonnier allemand pour parlementer avec ceux d'en face, qui acceptèrent de se rendre.

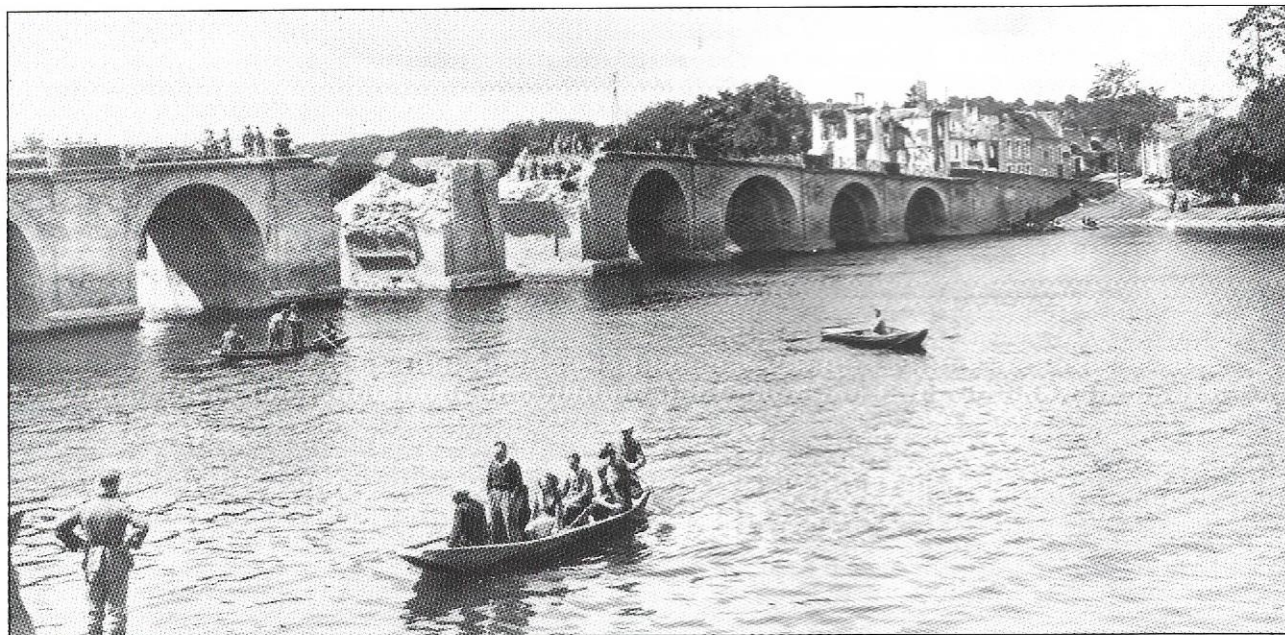
En fin d'après-midi, le maquis fit sauter le pont de La Haye. Celui de Leugny, en bois, fut incendié. Le pont de Lésigny avait été détruit quelques jours plus tôt. Le soir suivant, c'était celui du Moulin-Neuf, entre La Celle et La Haye, qui sautait à son tour. Quant au pont de La Guerche, il n'avait pas été reconstruit depuis 1940. Un seul pont sur la Creuse restait donc intact : celui de La Roche-Posay, ce qui obli-

geait les Allemands à se concentrer sur cet itinéraire. Ils devenaient alors des cibles faciles pour l'aviation alliée.

Le 31 août, des troupes ennemies venues de Dangé et qui ignoraient que le pont de La Haye n'existait plus, se présentèrent à Buxeuil. Une fusillade se déroula pendant une heure entre les deux rives de la Creuse. Finalement les Allemands rebroussèrent chemin. Le 1^{er} septembre, une trentaine de soldats de la Wehrmacht apparaissaient à leur tour face au pont : l'un d'entre eux fut tué, les autres se rendirent. Le maquis perdit l'un des siens, Pierre Couratin. Par la suite, aucune troupe allemande ne se présenta à La Haye.

D'autres accrochages eurent lieu ce 1^{er} septembre dans les environs. Huit hommes du groupe franc de Chambon furent attaqués dans l'après-midi sur la route de Barou au Blanc par quatre camions remplis de SS. Les huit hommes se défendirent admirablement : trois furent blessés, dont leur chef, Caillaux. Les Allemands se replièrent en laissant 9 morts et 27 blessés sur le terrain. Peu après, le camp du maquis de Chambon, situé aux Montrées, entre Chambon et Chaumussay, était attaqué par une colonne de 500 cyclistes allemands épaulés de deux automitrailleuses. Trois maquisards furent tués : Lavau, Destouches et Talhouanne. Ils firent partie des dernières victimes de cette « quinzaine sanglante » que venait de traverser le Lochois, l'époque la plus meurtrière de toute la guerre. Le 2 septembre, les derniers Allemands évacuaient Loches pour ne plus y revenir, cette fois.

Bernard Briais



Collection Marcel Touzain

Le pont de La Haye

Chez les maîtres de poste, ce vénérable pont de pierre qui joint le Poitou à la Touraine avait mauvaise réputation. Mais, placé sur le trajet de Paris à Bordeaux, il était incontournable. Son exigüité rendait périlleux le passage des diligences qui, parfois, heurtaient les parapets et versaient dans la Creuse, la profondeur de cette rivière et ses remous étant souvent fatals aux voyageurs.

Le détournement de la route royale au profit de l'axe Tours-Sainte-Maure Les Ormes-Châtelleraut, opéré au milieu du XVIII^e siècle, amoindrit certes le trafic ; mais les échanges régionaux s'accru-

rent, entretenus par les foires et les marchés de La Haye, véritable plaque tournante commerciale, par les moulins et les fabriques nouvellement installés. Le pont était alors loin de convenir aux services que l'on attendait de lui, sa largeur n'excédant pas 3 m. Les deux communes qui se faisaient face alertèrent chacune le conseil général de leur département respectif. L'une obtint l'élargissement, l'autre pas...

Dès 1840, les travaux commencèrent à Buxeuil. Un chantier qui allait s'éterniser huit longues années, tandis que la rive droite restait silencieuse. Franchir ce pont

devint alors une véritable prouesse : on ne compta plus les accidents ! Parmi les plus spectaculaires, les archives locales mentionnent celui de juin 1863, deux charrettes s'étant accrochées côté Indret-Loire. L'une d'elle, remplie de vieux chiffons pour la papeterie allait se renverser et restée suspendue au-dessus de l'eau.

Cette dangereuse situation devait finir par connaître un dénouement : les autorités donnèrent leur aval pour faire démarrer le chantier du côté de La Haye... Soixante ans plus tard !

Sylvie Garnier
D'après les archives de Buxeuil



Baignée par une Creuse qui, sur près de cinquante kilomètres, se révèle une frontière naturelle entre Touraine et Poitou, la région de Descartes fut pour l'écrivain René Boylesve, né à La Haye en 1867, une source de nostalgie autant que d'inspiration. Le domaine merveilleux de son enfance fut maintes fois évoqué dans sa littérature « impressionniste ». Boylesve venait sur les bords de la Creuse à la recherche d'un temps perdu. Celui des premières émotions de sa vie.

« Un tableau charmant »

La vallée de la Creuse, trop peu connue des touristes, est une des plus belles et des plus pittoresques de la Touraine. La rivière, tantôt calme et paisible dans les profonds bassins où elle est retenue d'étage en étage par les ressauts naturels du sol, tantôt précipitée, écumeuse et grondante, sur les pentes rapides qu'elle rencontre de distance en distance, circule en longs méandres capricieux d'une rive à l'autre, en affectant cependant de serrer de plus près le coteau occidental. Ici le coteau, abrupt, nu, décharné, plonge perpendiculairement son pied dans les eaux de la rivière ; là il s'élève en falaise toutes percées de grottes.

Plus loin, il s'adoucit et se pare d'une riante verdure. Partout l'horizon est large et limité par une ligne doucement tourmentée. Des petits vallons donnent de l'animation à la perspective, et y ouvrent des horizons fuyants. Trois grosses rivières, l'Esves, la Claise et la Gartempe, creusent profondément le sol, et y développent mille accidents pittoresques. De belles prairies, des bois, des champs, des châteaux remplissent harmonieusement ce cadre, et en font un des tableaux les plus vastes, les plus charmants et les plus variés de notre province.

Casimir Chevalier



Photo Bernard Tissidre

Descartes, cité ouvrière, certes (300 logements H.L.M. étant recensés). Mais sur les hauts de la vaste commune (qui s'étend sur 10 km d'est en ouest et 8 du nord au sud), la ruralité reste intacte, soixante-trois exploitations agricoles étant encore répertoriées sur le territoire communal. Descartes, c'est aussi une multitude de jardins, dont les légumes méritent parfois d'entrer dans le Guinness book des records. Il y a quelques années, René Favre, à la Chevallerie, avait ainsi été distingué pour ses citrouilles d'exception (124, 118 et 116 kg).

Le dessous de Descartes

« Celle-là, Monsieur, c'est de la qualité France, à 95 F. Mais si vous voulez, j'ai de la Hong-Kong à 35 F. » En ce froid matin de décembre, sur le coup des dix heures, François Labrousse semblait optimiste. Un temps sec et frisquet ? Idéal pour vendre de la casquette ! « A Descartes, c'est un article qui marche fort. Il arrive qu'on en vende dix dans la matinée. La maison Blanchet a ses fidèles. Depuis 1926, mon bon Monsieur ! », se félicitait le marchand, pilier d'un marché dominical particulièrement dense et animé. Des étals et des chalands nombreux qui, deux bonnes heures durant, donnent un air de fête à un centre-ville d'ordinaire bien tranquille.

Dimanche ou semaine, on porte volontiers la casquette dans ce chef-lieu de canton où se croisent gars de l'agriculture et gars de l'industrie. Si les « hauts » de la contrée sont restés le pays rural par excellence, Descartes est en effet devenue une terre ouvrière. En fondant, le 16 août 1857, la Société des

papeteries de La Haye-Descartes, Charles de Montgolfier lança en effet la commune dans l'ère industrielle, les célèbres imprimeurs Mame devant bientôt faire de cette papeterie (leur apportant la matière première de leurs livres) l'une des plus grosses entreprises de Touraine, quelque huit cents personnes y ayant travaillé à certaines époques. Un âge d'or sous le régime d'un patronat on ne peut plus paternaliste. De leur cité à l'économat et de l'école à la chapelle, les familles des Papeteries vécurent longtemps dans une semi-autarcie. Il suffit aujourd'hui de flâner autour des dites Papeteries, rue Gustave-de-Ravignan surtout, pour se trouver soudain projeté dans une ambiance « coron du Nord » qu'on ne retrouve guère ailleurs en Touraine qu'à Château-Renault. Ce quartier-là a même une sacrée gueule d'atmosphère.

Mais qu'on ne se y trompe pas. Bien que les cheminées des Papeteries trônent à fleur de Creuse depuis plus de cent trente ans,

Descartes n'en est pas moins resté un gros bourg rural jusqu'à une époque récente, les Papeteries ayant longtemps été un monde à part. L'industrialisation n'a en fait pas plus de trente ans. « On ne trouve pas là l'esprit d'une ville ouvrière, bien que le bassin



Des casquettes par centaines sur le marché.

d'emploi offre un millier d'emplois industriels. La mentalité reste rurale. En 1968, on a pratiquement toujours tournés », souligne Jacques Barbot, l'ancien « patron social » de l'illustre entreprise qui porte encore son nom. « C'est vrai qu'à Descartes, il y a les ouvriers-paysans et puis les autres. Ceux d'Éverite, qui sont eux des ouvriers sans attache rurale, puisqu'ils se sont installés en même temps que l'entreprise, en 1964, venant de l'Aude avec leur tradition ouvrière. Il y a d'ailleurs une structure syndicale réelle chez Éverite, alors qu'elle est plus floue chez Barbot et aux Papeteries », confirme Serge Petit, le maire socialiste de Descartes la laborieuse.

Une économie sinistrée

De nombreuses entreprises se sont en effet enracinées ce dernier quart de siècle dans cette zone frontalière à plus d'un titre. Frontière entre deux départements et deux régions, mais aussi entre la « civilisation » (Tours, l'autoroute A 10, la voie ferrée Paris-Bordeaux) et le « désert » (Le Grand-Pressigny, la Brenne, le Berry). On est là dans le seul véritable pôle industriel de la Touraine du sud, où le papier s'affiche en vedette sur les deux rives de la Creuse. Côté Vienne, la Papeterie de Buxeuil (97 salariés) fabrique du papier sanitaire et domestique, tandis que côté Indre-et-Loire, la Société nouvelle des Papeteries de La Haye-Descartes (94 salariés) s'est spécialisée dans le papier pour carton ondulé. En amont du vieux pont de pierre frontalier, les Cartonnges de Touraine s'inscrivent dans cette même filière, à laquelle on peut encore associer l'imprimerie Baugé, somptueusement établie près de la déviation qui, depuis trois ans, évite aux poids lourds un centre-ville enfin oxygéné.

Dans d'autres secteurs d'activité (fonderie, menuiserie, agro-alimentaire...), nombre de P.M.E. fournissent aussi, tant à Descar-



« Je mets ma liberté à si haut prix que tous les rois du monde ne pourraient me l'acheter », écrit un jour le philosophe que toute l'Europe se disputait. Il partit pourtant en 1749 pour Stockholm, où la reine Christina l'avait supplié de venir lui enseigner la philosophie.

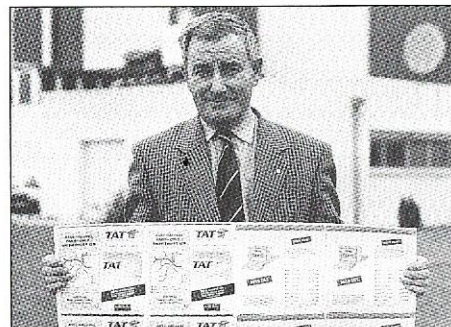


« A Descartes, les gens sont ouvriers, mais ils ont gardé un pied à la terre, élèvent des poules, des lapins (voire un cochon) et font un bout de jardin. Ce sont encore des ruraux dans l'âme pour la plupart », souligne très justement Alban Chertier, le seul élu communiste du cru.

tes qu'alentour (Abilly, Sepmes, La Celle-Saint-Avant...) plusieurs centaines d'emplois. On peut encore « travailler au pays », l'agglomération tourangelle n'attirant que 4 % des actifs. Mais, les belles années du plein emploi sont du passé. La conjoncture se fait même là plus morose qu'ailleurs. En une quinzaine d'années, le pays de René Descartes a ainsi perdu la moitié de ses emplois. L'entreprise Barbot qui, au début des années 70, comptait quelque 600 salariés sur son site de Descartes, n'emploie plus localement que 250 personnes, une nouvelle charrette de licenciements, 96 cette fois, ayant défrayé la chronique l'été dernier. S'inscrivant dans un long chapelet de restructurations en tout genre, tant aux Papeteries et chez Éverite que dans d'autres « boîtes », cette nouvelle saignée économique mit alors toute la ville en état de choc, suscitant même une vive polémique politique entre le maire P.S. de Descartes et le député U.D.F. de la circonscription, Jean-Jacques Descamps, ce dernier dénonçant « la situation financière catastrophique de la France léguée par les gouvernements socialistes », suite aux attaques de Serge Petit. « Celles et ceux de nos concitoyens qui, en mars dernier, ont cru voter pour le changement devraient s'interroger », avait écrit le maire après l'annonce du plan de licenciements de Barbot.

Papeteries, Éverite, Barbot..., la récession a touché de plein fouet la lointaine cité des

bords de Creuse. Vous avez dit lointaine ? « On est un pays oublié. Descartes, pour les gens de Tours, c'est un peu l'Afrique du Nord. Même pour la Chambre de commerce et d'industrie. Des fois, on me dit : "Tiens, vous habitez Descartes ?" comme si j'étais un étranger », déplore Pierre Baugé, l'un des rares patrons du cru à ne pas faire grise mine. Normal, pour un imprimeur qui se dit « à la conquête des couleurs » et qui s'offre le luxe d'embaucher dans la « sinistrose » de saison. Une performance d'autant



Un imprimeur pas déprimé ! Pierre Baugé a réussi à positionner sa rutilante imprimerie de 6 500 m² dans un créneau à la fois traditionnel (catalogues, dépliants...) et spécifique, ses imprimés pour le marketing direct (encres odorantes, produits scellés...) permettant à cette entreprise de 77 salariés de travailler tant pour la fonction publique (la Poste, France Telecom...) que pour la vente par correspondance (Damart, La Redoute...).

plus remarquable qu'on est à Descartes : « Si je n'avais pas été natif du pays, où mon père a lancé cette affaire en 1933, je ne serais pas venu là, par esprit de commodité. Mes clients mettent moins d'une heure pour arriver à Saint-Pierre par TGV, mais il leur faut quasiment le même temps pour atteindre notre imprimerie. Ce qui est le plus pénible, ce sont ces neuf kilomètres de virages qui nous séparent de la RN 10. Cette route n'est même pas hors gel ; vous imaginez les problèmes pour une entreprise. En 1985, lors du grand gel, on devait aller chercher en camionnette, à l'entrée de l'autoroute, nos bobines de papier. »

« Impossible de doubler ! Si vous tombez sur un poids lourd à la sortie de Descartes, vous l'avez jusqu'à La Celle-Saint-Avant », surenchérit maître Guéguen, qui, à vrai dire, prend plus souvent la clé des champs que cette D 750 appelée à être enfin corrigée et mise hors gel en 1994. La clé des champs ? Façon de parler... Plutôt celle des bois, le seul notaire du canton étant en effet passionné par la chasse à la bécasse. Accompagné de ses quatre setters anglais et de son épagneul breton, cet « écolo de la chasse » entend « chasser le plus possible pour en tuer le moins possible ». Histoire surtout de s'aérer les méninges. Car la crise n'a pas touché que les zones industrielles. En ville aussi, on fait la moue, la rue du Commerce, où maître Guéguen a son étude, ne méritant plus guère son nom. « J'ai dû pro-

Descartes

céder à trois licenciements secs en 1992. Pour moi, c'était ça ou la clé sous la porte. Les prix de vente de l'immobilier ont beaucoup baissé. Des pavillons qui se vendaient 450 000 F il y a cinq ans, ne trouvent preneur qu'à 300 000 F. Même les Anglais revendent, parfois à perte les maisons et fermettes sur lesquelles ils s'étaient précipités à la fin des années 80 », souligne l'officier ministériel, qui a pourtant connu Descartes, cité prospère. « En 1975, quand j'étais clerc, on vendait un terrain à bâtir par semaine (trois dans l'année désormais) et le commerce était florissant. Aujourd'hui, ça vivote. Dans les prochaines années, la plupart des boutiques seront invendables. Hormis les boulangeries, cafés, pharmacies, maisons de presse et peut-être les salons de coiffure. »

« Dans trois ans, ce sera la retraite. On se fait pas d'illusion : personne ne reprendra cette affaire. C'est pourtant la seule de son créneau sur Descartes, alors qu'on était six à vendre ce type d'articles il y a dix ans. D'un côté les grandes surfaces, de l'autre le chômage, ça a de quoi me donner le bourdon », confirme Robert Debure, dont la boutique fourre-tout (droguerie, jouets, graines...) est pourtant fort bien placée, près du feu clignotant de la rue Descartes, au cœur



Pour M^e Guéguen, les affaires ne sont plus aussi florissantes qu'au temps de M^e Tardiveau, le père du romancier René Boylesve ayant en effet été le notaire de La Haye au milieu du siècle dernier. A Descartes aujourd'hui, la « très belle maison bourgeoise » ne coûte qu'un million de francs et la « cage à lapins », guère plus de 50 000 francs.

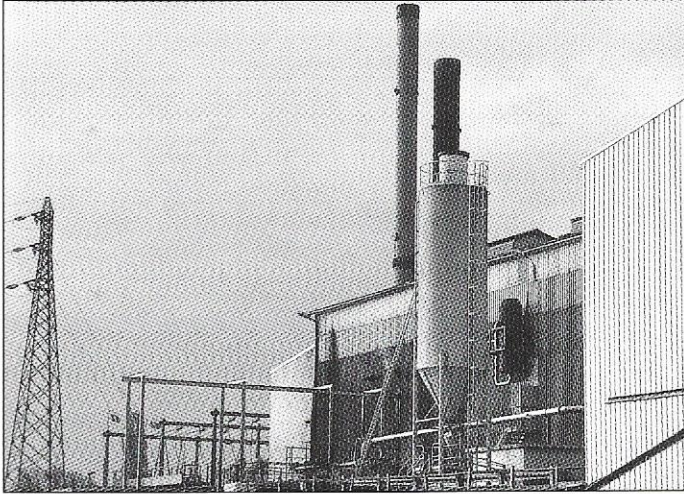
du haut d'un clocher

même d'une ville dont la plupart des commerces sont, il est vrai, bien démodés, style années 60, au mieux 70. Aussi la librairie-maison de presse des Ménier apparaît-elle comme un îlot de modernité dans un centre quelque peu figé, qui gagnerait à être piétonnisé (version Bléré).

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le club « Madame Commerce de France », placé sous l'égide des ministères du Commerce et des Droits de la Femme, a distingué cet automne Nicole Ménier, responsable de ladite maison de presse pour son dynamisme professionnel, la distinction portant sur de nombreux critères : tenue, gestion, évolution du chiffre d'affaires, accueil, disponibilité... Une disponibilité qui, pour les Ménier ne fait pas l'ombre d'un doute, leur magasin étant ouvert six jours et demi sur sept et dès 7 heures du matin. Avant même que n'ouvrent les boulangeries et les cafés du centre-ville, ces derniers bouclant pourtant leurs portes au plus tard à l'heure de la messe cathodique du 20-heures. Pas la moindre chaleur publique sitôt la nuit tombée, sorti des trois restaurants du coin. Jean-Paul Vallière, président de l'Union commerciale, admet que ses adhérents se montrent « trop frileux », les actions de ladite « Union » se limitant à une distribution de roses pour



Une atmosphère rappelant les corons du Nord ! Dans l'ombre des Papeteries, la rue Gustave-de-Ravignan fut construite par les Mame, qui avaient mis en place une véritable cité parallèle autour de leur usine : logements, école, église, économat... Le paternalisme social dans toute son ampleur ! Un siècle plus tard, ce sont surtout des retraités qui vivent dans ces modestes maisons, valant quelque 150 000 F.



Appartenant au groupe allemand Leyfert, la S.N.P.H.D. (Société nouvelle des papeteries de La Haye-Descartes) fabrique aujourd'hui du papier pour carton ondulé. Elle n'emploie plus que 94 personnes, alors que les deux usines d'autrefois, de part et d'autre du barrage, comptèrent jusqu'à 850 salariés.

la fête des Mères et à un grand déballage-brocante un samedi de juin. « Parlez plutôt de désunion commerciale », tempête une commerçante déplorant que chaque adhérent ne voit que son propre intérêt et refuse de « mettre la main au portefeuille » pour monter des opérations commerciales plus ambitieuses.

A en croire certains boutiquiers, la déviation n'a fait qu'accentuer le déclin d'un petit commerce qui a baissé les bras face à la concurrence de la grande distribution. Descartes a son Intermarché (d'une incroyable vétusté) et son Super U, tandis qu'à vingt minutes de là, Châtelleraut propose Mammoth et Leclerc. Qu'on est loin de la belle époque où La Haye-en-Touraine était un gros bourg marchand, sur le « grand chemin d'Espagne ». Traversant la Loire à Amboise et rejoignant Châtelleraut par Loches et Ingrandes, cette voie de roulage fut en effet active jusqu'à ce que le trajet de cette route d'Espagne soit abandonné en 1752, au profit d'un nouvel axe, passant par Montbazou et Sainte-Maure. C'était au temps où la navigation sur la Creuse conti-

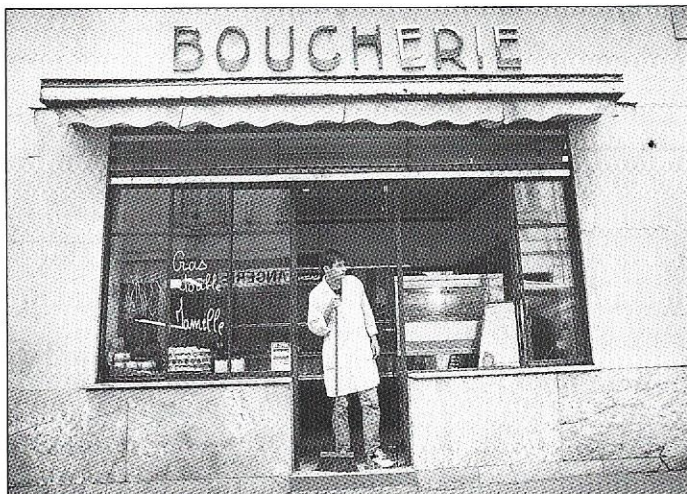
nuait à faire de La Haye une cité commerçante de renom. Du port de l'Auvernière, à une demi-lieue en aval de la ville, partaient les blés du Lochois et du Berry, le vin et les pruneaux de la vallée de la Creuse, tandis qu'étaient débarqués la chaux, les ardoises, le charbon de terre... Sièges royaux de gabelle, dont dépendaient quantité de paroisses, la vivante cité comptait alors nombre d'officiers, d'avocats et d'huissiers, de notaires et procureurs. Ne manquait guère à La Haye que plus d'espace.

Une fusion contestée

Car voilà, avant d'annexer la commune voisine de Balesmes, en 1967, le territoire communal se limitait à celui que protégeaient au Moyen Age les fortifications de la ville. Aussi, La Haye chercha-t-elle tout au long de son histoire à s'élargir au-delà de ce modeste périmètre. Un décret du Directoire devait d'ailleurs réunir quant au culte et aux écoles la commune de Balesmes à celle de La Haye-Descartes, laissant ainsi présager une fusion. Mais il n'était pas encore ques-

tion d'absorption, seulement d'agrandissement, une demande officielle ayant ainsi été faite en 1808 sur des arguments plus ou moins solides : « La Haye-Descartes n'a que 46 hectares. Les habitants de Balesmes, de la rive gauche du Ruthon et ceux d'Abilly, de la rive droite du Ribault, ont fréquemment des difficultés pour se rendre au chef-lieu de leur commune par la suite des crues de ces ruisseaux ; ce qui cause un retard certain dans la rédaction des actes d'état civil. Du fait de l'étendue de ces deux communes, elles perçoivent beaucoup de centimes d'autant plus que les vignes sont sur les coteaux de ces communes ; d'où difficultés pour faire les déclarations de vendange, déclarations à faire aux chefs-lieux de ces communes alors que les propriétaires habitent La Haye. Tout cela est contraire aux vœux de la population. »

Vingt-deux ans plus tard, rien n'ayant été fait, le conseil municipal allait une nouvelle fois délibérer sur l'agrandissement de la commune, « ses anciennes limites présentant le ridicule le plus complet ». Maintes fois répétées, ces réclamations ne devaient



Le petit commerce n'est plus ce qu'il était, mais Descartes n'en compte pas moins encore quatre boucheries et dix cafés.

HABITANTS DE BALESMES

ON SE MOQUE DE VOUS DEPUIS 22 ANS ---

SAVIEZ-VOUS QUE :

La fusion avec LA HAYE n'est pas irréversible. Demandez la défusion. Il faut lancer l'affaire. Pour la suite c'est une affaire de juristes. Ils feront cela très bien, laissez les faire. Le processus de défusion est régi par le décret N°83-82 du 9 Février 1983 et les articles R112-17 et suivants du code administratif.

Lors de la fusion, BALESMES comptait une superficie de 3576 Hectares et LA HAYE seulement 232 Hectares. C'est une honte !

La fusion s'est faite par un simple arrêté préfectoral du 11 Juillet 1966 (numéro 663-62) et qu'en aucune façon l'avis des habitants n'a été demandé.

Le conseil municipal était loin de faire l'unanimité.

Les plus grosses entreprises de DESCARTES qui versent des taxes professionnelles sont de BALESMES : BARBOT, ÉVERITUBE, SPPHP, BAUCE, TERRASSIN, etc.....

Depuis la fusion BALESMES a donné 65% des recettes (taxes d'habitation, foncière et professionnelle) et a reçu en échange 36% seulement contre 64% à LA HAYE qui n'a donné que 35% des recettes. Une Honte. Les trottoirs de BALESMES ont bon dos.

Si BALESMES redevient BALESMES, les impôts pourraient baisser de moitié pour compenser 22 ans d'injustices.

22 ANS d'étouffement
22 ANS de promesses oubliées.....

----- IL FAUT QUE CELÀ CESSE -----

----- RÉVEILLEZ - VOUS -----

---- LA FUSION N'EST PAS IRRÉVERSIBLE ----

Savez-vous que BALESMES peut redevenir BALESMES, une vraie commune.
BALESMES peut redevenir BALESMES
BALESMES peut redevenir BALESMES
une vraie commune à part entière

----- OUI ! C'EST POSSIBLE -----

----- C'EST POSSIBLE ET C'EST LÉGAL -----

Vous pourrez alors avoir une Pharmacie, Une Maison de la Presse, et bien d'autres choses encore.....

Alors qu'en ce moment, plus que jamais, BALESMES est étouffée par LA HAYE. Il n'y en a que pour le "CENTRE" (Rue du Commerce et autres)

----- IL FAUT QUE CELÀ CESSE -----

----- RÉVEILLEZ - VOUS -----

PROFITEZ DES ÉLECTIONS POUR VOUS FAIRE ENTENDRE

ATTENTION -- CECI N'EST PAS UNE AFFAIRE POLITIQUE -----

DIMANCHE : Si l'aventure vous tente, en votant, pliez un coin de votre bulletin (faites une corne, si vous préférez), avant de le plier et de le glisser dans l'enveloppe, une grosse corne bien visible. Ce sera votre manière de dire OUI à la Défusion, sans pour cela que votre bulletin soit annulé. Et ceci, quelle que soit la liste que vous aurez choisie.

« Habitants de Balesmes, on vous a trompés... » Distribué lors des élections européennes de juin 1989, le tract des « séparatistes » balesmois fit à l'époque beaucoup jaser dans le pays. Cent soixante-dix électeurs allaient répondre « oui à la défusion » en suivant le mot d'ordre du mystérieux « F.L.B. ».

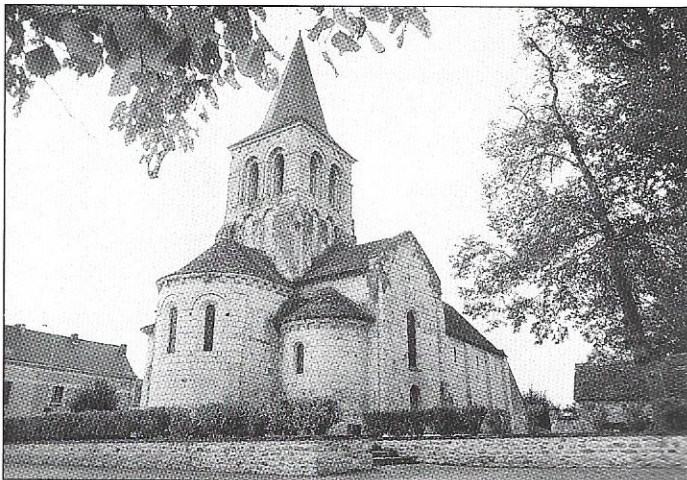
aboutir, en 1832, qu'à une infime conquête : celle de 13 ha, obtenus aux dépens de Balesmes. Mais il faudra attendre la fameuse fusion de 1967 pour que la cité natale du philosophe, disposant alors de 232 ha, respire enfin, la « mariée » ayant apporté dans sa corbeille un finage de 3 551 ha, donnant du même coup à La Haye-Descartes, dès lors Descartes, un nouveau poids démographique. Mais en livrant sa vaste commune rurale à la petite ville voisine, dont il devint alors le maire, Pierre Pascault fit grincer bien des dents dans ce Balesmes devenu simple quartier.

Un quart de siècle a passé, mais certains n'ont toujours pas digéré ce rattachement décidé par un simple arrêté préfectoral. « Il reste à Balesmes une forte identité. Les natifs de la commune gardent un attachement viscéral pour ce bourg tout de même situé à

trois kilomètres du centre de Descartes. Et lorsqu'on me demande quelle commune j'habite, je réponds toujours Balesmes. Ici, on est encore des ruraux et fiers de l'être », affirme Roselyne Forget, l'une des trois institutrices de la maternelle... du quartier Balesmes. Monique Chertier, la directrice, défend aussi avec ardeur ce village qu'elle estime délaissé : « Ici, on est un peu des laissés-pour-compte. Nos impôts locaux ne nous profitent guère. On espère tout de même qu'on réactivera bientôt une mairie annexe et que nos derniers commerces subsisteront (un café, une boulangerie, une épicerie), ainsi que l'agence postale. »

Si de zones pavillonnaires en zones industrielles, Descartes et Balesmes se sont finalement rejointes, formant une agglomération linéaire de quatre kilomètres, Balesmes n'en a pas moins gardé, pour les anciens, un soup-

çon d'indépendance. Sa puissante société de chasse daigne certes accepter quelques Descartois, mais côté anciens combattants, c'est chacun chez soi. D'une part, Descartes. D'autre part, Balesmes. Les deux associations se retrouvent toutefois les grands jours pour une cérémonie commune au monument aux morts du carrefour de l'Europe, à mi-chemin entre les deux bourgs. De toute façon, le F.L.B. n'a pas désarmé. Le « Front de libération de Balesmes » (appellation non déposée) avait ainsi frappé, en juin 1989, à l'occasion des élections européennes, en adressant aux Balesmois un tract non signé appelant les électeurs à plier un coin de leur bulletin de vote : « Ce sera votre manière de dire oui à la défusion, sans pour cela que votre bulletin soit annulé. » Au soir du dépouillement, 170 citoyens allaient ainsi dire oui aux revendications du mystérieux F.L.B.



Balesmes la tranquille ! La plus belle église de Descartes est celle de la paroisse Saint-Pierre de Balesmes. Ses proportions et son unité romanes sont tout à fait remarquables. Édifiée sur un plan de croix latine, elle a été classée en 1911 Monument historique. Elle aussi remarquable, une autre église du cru, Notre-Dame, d'une belle unité architecturale des XII^e et XIII^e siècles, fait l'objet d'une restauration dont elle avait bien besoin.



La maternelle de Balesmes ? Une délicieuse école de campagne, le lapin Romarin agrémentant les récréations des 64 bambins, qui appellent aussi les trois poules de leur poulailler scolaire par leurs prénoms : Gertrude, Carmen et Cendrillon. Roseline Forget, l'une des trois institutrices (qui fit ses humanités dans cette même école), se dit « viscéralement attachée » à cette « commune » de Balesmes.

Mais 1989, ce fut aussi l'année des municipales... et d'un autre tract anonyme, sous le titre : « Petite gazette de Clochemerle-sur-Creuse ». Une lettre épique dans une période qui le fut tout autant. « Clochemerloises et Clochemerloises-sur-Creuse, réjouissez-vous, car vous serez les rares habitants de ce pays à pouvoir voter une fois de plus en 1989. » L'été du Bicentenaire fut en effet celui des municipales bis à Descartes.

Une ville politisée

Nous y voilà ! Impossible d'évoquer la « cité du philosophe » sans s'arrêter sur son peu de sagesse quant à sa vie politique. « La ville s'est politisée au début des années 70, après l'implantation d'Éveritube et l'arrivée du docteur Petit dans la commune. Dès le départ, il a choisi son camp, en allant haranguer les ouvriers à la sortie des usines. Il n'a jamais rompu avec son passé d'étudiant maoïste. En militantisme, je lui donnerais 18/20 ! En tout cas, ce pays de Descartes a été traumatisé par cette politisation excessive. Les gens d'ici n'étaient pas préparés à une mobilisation conflictuelle gauchedroite. D'ailleurs, si la ville est aujourd'hui foncièrement ouvrière dans son vote (en gros, à 55 % à gauche), elle reste rurale dans son esprit », analyse Jacques Barbot, tête d'affiche locale depuis plus d'un tiers de

Buxeuil la Tourangelle

De l'autre côté des ponts, Buxeuil. Autre département, autre région : déjà le Poitou-Charentes ! Et pourtant, Buxeuil, c'est quasiment l'Indre-et-Loire. Rattachée au syndicat des eaux et au secteur scolaire de Descartes, cette commune poitevine a un code postal (37160) et un indicatif téléphonique (47) « tourangeaux ». « Les PTT avaient anticipé, lorsque Buxeuil et Descartes s'étaient décidés à fusionner, en 1964. Le décret était déjà à la



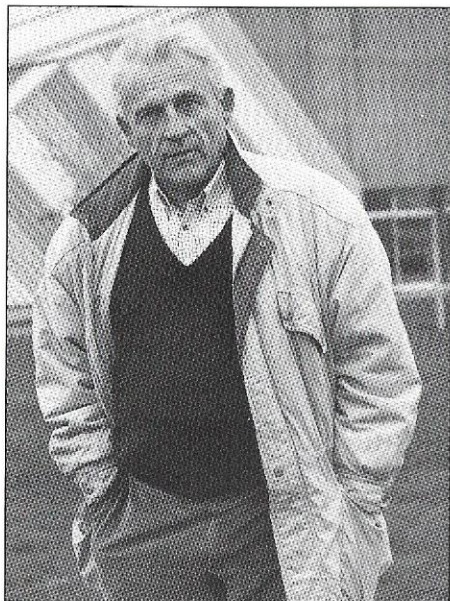
signature. Mais durant l'été, un revirement s'est produit, in extrémis. Le docteur Marie, qui était alors le conseiller général du canton de Dangé, a réussi à retourner le conseil général de la Vienne, qui a annulé cette fusion », raconte Jacques Barbot. L'ancien maire de Descartes soulignant qu'en une quinzaine d'années, Buxeuil a récupéré deux à trois cents habitants de la cité qu'il administrait. De l'autre côté des ponts, les impôts locaux sont en effet nettement inférieurs. Être un vrai Tourangeau, ça se paye...

siècle. Patron de la plus grosse entreprise locale de 1955 à 1980, le fils de « Nénesse » (Charles Ernest Barbot, fondateur de l'affaire) fut aussi maire de sa commune natale de 1977 à... 1989, l'année du 3^e tour !

Le vainqueur, cette année-là ? Le docteur Petit, justement, autre vedette du paysage politique descartois, depuis l'entrée en scène de la gauche sur ce bassin d'emploi, il y a une vingtaine d'années. Un médecin qui a pris le temps d'ausculter, dès son installation dans la commune, en 1970, les masses laborieuses qui devaient bientôt assurer la base de son électorat. Un socialiste pur et dur, le docteur Petit, courant Poperen, mais avec Marx pour idéal : « Contrairement à ce qu'on dit, je n'ai jamais été maoïste, mais je me considère comme marxiste, car je crois en l'organisation d'un monde plus juste et plus solidaire, le marxisme étant aussi pour moi une méthode d'analyse. Sectaire ? Non, mais rigoureux. Incroyant ? Complètement, mais je ne glisse pas un curé chaque matin entre mes deux tartines de pain. J'entretiens même de bonnes relations avec des gens de l'Église. On m'a d'ailleurs accusé de fricoter avec une religieuse bonne sœur.... Et puis, je vais proposer au conseil la restauration de plusieurs calvaires. Sectaire ? » Le citoyen-maire a en tout cas l'honnêteté d'afficher ses idées, une citation de Rosa Luxemburg (« La Révolu-

tion russe » étant encadrée dans le bureau du premier édile : « La liberté, c'est toujours la liberté de celui qui pense autrement. »

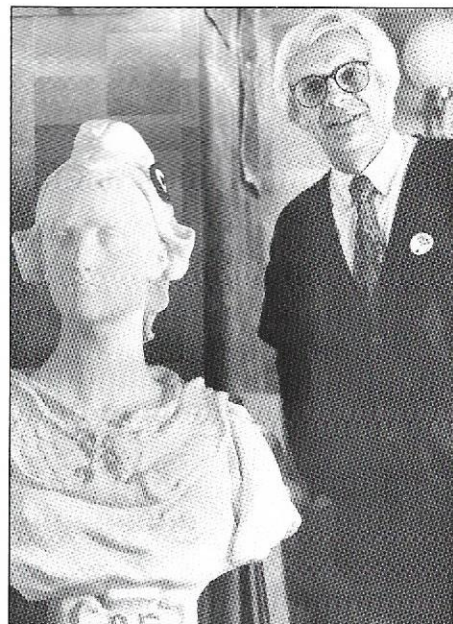
A la mairie de Descartes, Marianne s'est donc acclimatée au disciple de Karl Marx, après douze années auprès du « patron social », remercié l'année de la Révolution, française celle-là. Ou plus exactement de sa commémoration. On l'a dit, des élections d'anthologie, dont il fut même question dans



Jacques Barbot, maire de 1977 à 1989 : « J'ai toujours été un patron social. »

la « grande presse » de la capitale. Le scrutin de mars s'était toutefois passé comme prévu, à la Descartoise, c'est-à-dire sur trois listes. Celle du maire sortant, Jacques Barbot, référencé à droite. Celle du conseiller général, Serge Petit, étiqueté socialiste. Celle enfin, du P.C.F. (très implanté localement), autour de son très cordial leader du cru, Alban Chertier. Certes, de part et d'autre, la campagne fut loin d'être gentille (avec des amabilités du genre « Voter Petit, c'est voter pour l'illusion et l'inefficacité »), mais jusqu'à, rien de bien exceptionnel pour ce « pays au sang chaud », où il n'est guère question de la célèbre mollesse tourangelle. Mais, au soir du second tour, le 19 mars, la surprise allait être double. Non seulement, la victoire de Serge Petit constituait une surprise statistique (Jacques Barbot ayant obtenu 43,55 % des suffrages au premier tour), mais elle ne devait être acquise qu'avec 16 voix d'avance. Le vaincu (qui, en 1983, l'avait emporté sur Serge Petit avec 94 voix de plus) allait bientôt déposer une requête demandant l'annulation du scrutin, appuyée sur des irrégularités dans les procurations.

Le tribunal administratif d'Orléans allait donner raison au requéreur, 17 irrégularités ayant été retenues... pour 16 voix d'écart entre les deux listes. Dix-sept procurations furent en effet jugées irrégulières, soit parce qu'elles n'avaient pas été signées en présence d'un officier de police judiciaire (gendarme en l'occurrence), soit qu'elles avaient été établies au domicile d'électeurs sans que ceux-ci en aient fait la demande « expresse », soit enfin parce qu'il y avait eu un



Serge Petit, conseiller général depuis 1976, maire depuis 1989 : « Je ne suis pas inodore, incolore et sans saveur. »

contrôle insuffisant des motifs du vote par procuration.

Quatre mois de procédure passeront entre le soir du 2^e tour et l'annulation définitive dudit scrutin, le docteur Petit n'ayant pas déposé de recours devant le Conseil d'État, confiant face au nouveau verdict du « jury populaire ». Et c'est ainsi que du 24 juillet au 17 septembre, date de la nouvelle con-

PETITE GAZETTE DE CLOCHERLE-SUR-CREUSE
EDITION SPECIALE

Les citoyens de CLOCHERLE-SUR-CREUSE sont orphelins. Ils n'ont plus de Maire et trois tuteurs provisoires sont chargés de régler leurs affaires courantes. Pour un coup dur, c'est un coup dur, surtout pour l'ex-Maire, que d'aucuns surnomment déjà "l'éphé...Maire". Et puis il y a les autres, les ex-élus, qui ont perdu leur chef et peut-être leur illusion ? Ainsi que l'aurait dit le sage :

" En politique comme en amitié, il faut savoir choisir ses relations. "

Ce n'est pas de ma faute dit l'exclu, je suis innocent, je le jure, poing fermé et rose en main. Ce sont les autres qui n'ont pas bien fait leur travail. Ben voyons ! Comme si la signature d'une attestation d'indisponibilité concernant quelques électeurs, était la cause de l'établissement défectueux des procurations. Tout mélanger pour noyer le poisson et déplacer les responsabilités est un procédé connu. C'est la faute des autres, quoi !

Et puis, pourquoi ce fichu recours devant le tribunal administratif d'ORLEANS par l'ancien Maire ? C'est un mauvais perdant affirme l'ex-élu, en oubliant qu'en 1983 il avait présenté lui aussi un recours en annulation des élections municipales devant ce même tribunal qui l'avait... débouté. Ses motifs n'étaient sans doute pas bons, ce moins que déjà la justice administrative laissait apparaître (comme il le dit) des carences. Encore la faute des autres !

Privés pendant 4 mois du bulletin municipal, c'est avec intérêt que les citoyens de CLOCHERLE-SUR-CREUSE ont reçu récemment dans leur boîte à lettres la feuille d'informations éditée par l'équipe et son chef écartés du pouvoir. Quatre mois sans nouvelles, c'est long. C'est sans doute aussi cela, "gérer autrement" : peut-être le savoir-faire en tout cas, pas le faire savoir. Bref, arrivent enfin des "infos". Hélas, l'intérêt du lecteur est vite retombé. Déjà, le début du texte laisse perplexe. On y apprend que les électrices et les électeurs de CLOCHERLE-SUR-CREUSE ont élu les exclus par une "très nette majorité". (sic). Seize voix de différences, il n'y a pas de quoi pavoiser. Mais passons, ce n'est pas l'essentiel.

Le plus décevant, c'est que ce bulletin, bourré d'affirmations gratuites, ne rapporte aucun fait concret, aucune information tangible sur les décisions prises, le travail accompli, les agissements de l'ex-Maire et de ses co-listiers. " Au bout de quatre mois nous pouvons ainsi dresser un bilan positif de notre action " affirment-ils. LEQUEL ?

Et puis, ironie du sort, l'ex-Maire - socialiste grand teint - s'en prend à la Nouvelle République qui lui a consacré cependant de longs articles et publié plusieurs de ses communiqués. Il la juge partielle et superficielle.

Encore et toujours la faute des Autres.

Pendant qu'il y était, il aurait pu englober sous sa réprobation l'hebdomadaire " L'Evenement du jeudi " qui dans son édition du 1er au 7 JUILIN ne semblait pas lui être particulièrement favorable.

Qu'est la vérité ? où est le mensonge ? Ce mensonge qui est, selon François REVEL, la première de toutes les forces qui mènent le monde.

En définitive, le Maire exclu estime que toute cette affaire est due aux fautes :

- . de l'ancienne équipe municipale,
- . de la justice administrative,
- . de la presse locale.

A quand la mise en cause du VATICAN ?

Enfin, Clochemerloises et Clochemerleuses sur Creuse, réjouissez vous, car vous serez les rares habitants de ce pays à pouvoir voter une fois de plus en 1989. Il faudra en profiter pour suivre cette campagne électorale qui ne devrait pas être triste.

Et quand elle sera achevée, " AUX URNES CITOYENS " pour choisir l'élu de votre cœur ou de votre raison mais sans oublier ce que disait MONTESQUIEU :

" Le ressort de la démocratie étant la vertu, les citoyens français ont le droit et même le devoir d'être très exigeants sur la vertu de leurs hommes politiques ". Allez

Clochemerle-sur-Creuse... Encore une lettre anonyme de l'historique année 1989. Celle des municipales en trois tours !

sultation, s'installa en mairie une délégation spéciale de trois « intérimaires » nommés par arrêté préfectoral pour remplacer celui que certaines langues avaient déjà surnommé « l'éphé... maire ». Déjà insolite, la situation n'allait pas tarder à devenir cocasse, l'un des trois administrateurs en question ayant en effet décidé de prendre la tête de la nouvelle liste Barbot. Ce dernier, décidant de changer de stratégie pour ce 3^e tour, ne se placera qu'en douzième place sur cette liste menée par Gaston Hervier, l'administrateur en rupture... d'administration. Décidément, Descartes avait choisi de se distinguer, ce cas de figure ayant, semble-t-il, été une première dans l'Hexagone, dont la préfecture se serait bien passée.

La fin de campagne fut pour le moins animée, le climat local ayant connu certaines turbulences. « J'ai même reçu un coup de poing à l'issue d'un collage d'affiches. L'affaire est passée au tribunal et a coûté 3.000 F à son auteur », précise le docteur Petit, dont les lettres de campagne furent, il est vrai, cinglantes pour la liste adverse : « On ne peut pas faire confiance à la liste Hervier-Barbot, composée pour l'essentiel de gens qui sont sans scrupules pour arriver à leurs fins, capables de reniements et de tromperies... A la tête de cette liste, nous trouvons un homme qui n'hésite pas à "retourner sa veste" pour satisfaire ses ambitions, malgré sa méconnaissance des affaires communales. Enfin, l'hypocrisie de la 12^e place de M. Barbot n'abusera pas les gens de Descartes, qui savent bien qu'il a toujours exigé d'être "le Chef" et qu'il continuera. » Une affirmation qui fit même l'objet d'un dessin caustique dans le bulletin municipal paru à la veille du nouveau scrutin. On y voyait Jacques Barbot manipuler une

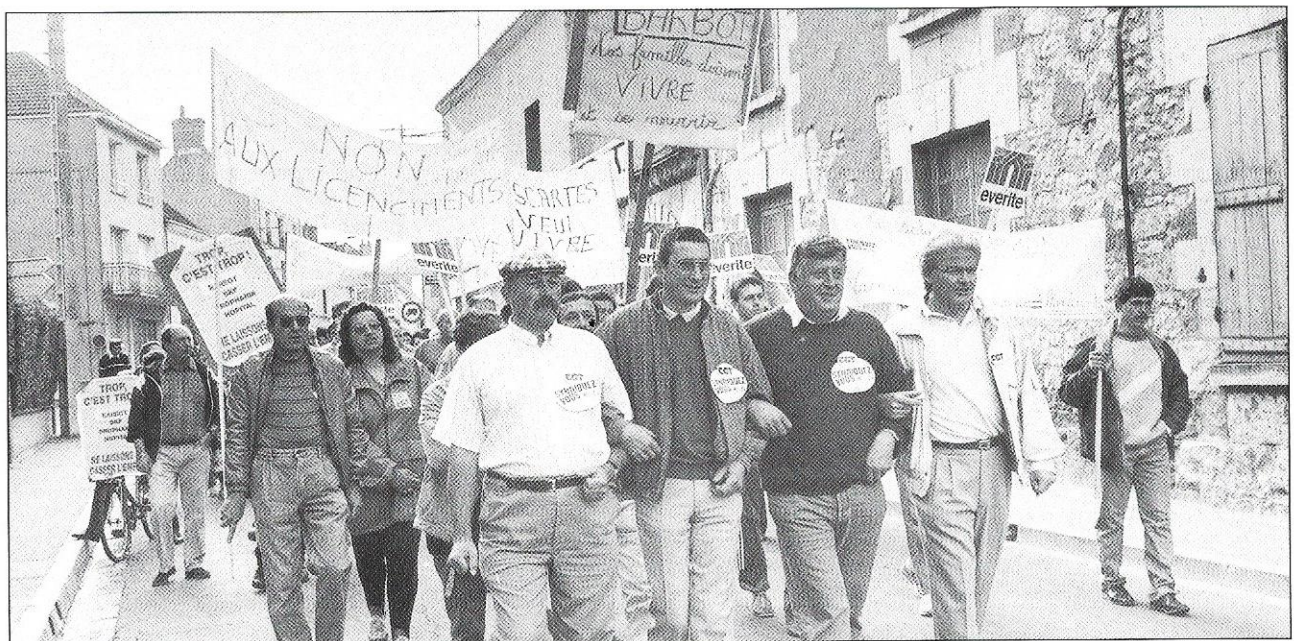


Humour de campagne... électorale ! La liste Petit reprochait à Gaston Hervier, nouvelle tête de liste de l'opposition au troisième tour des municipales, d'être la « marionnette » de l'ancien maire : « En se dissimulant à la 12^e place, M. Barbot croit-il abuser beaucoup de monde ? » Quelle fièvre !

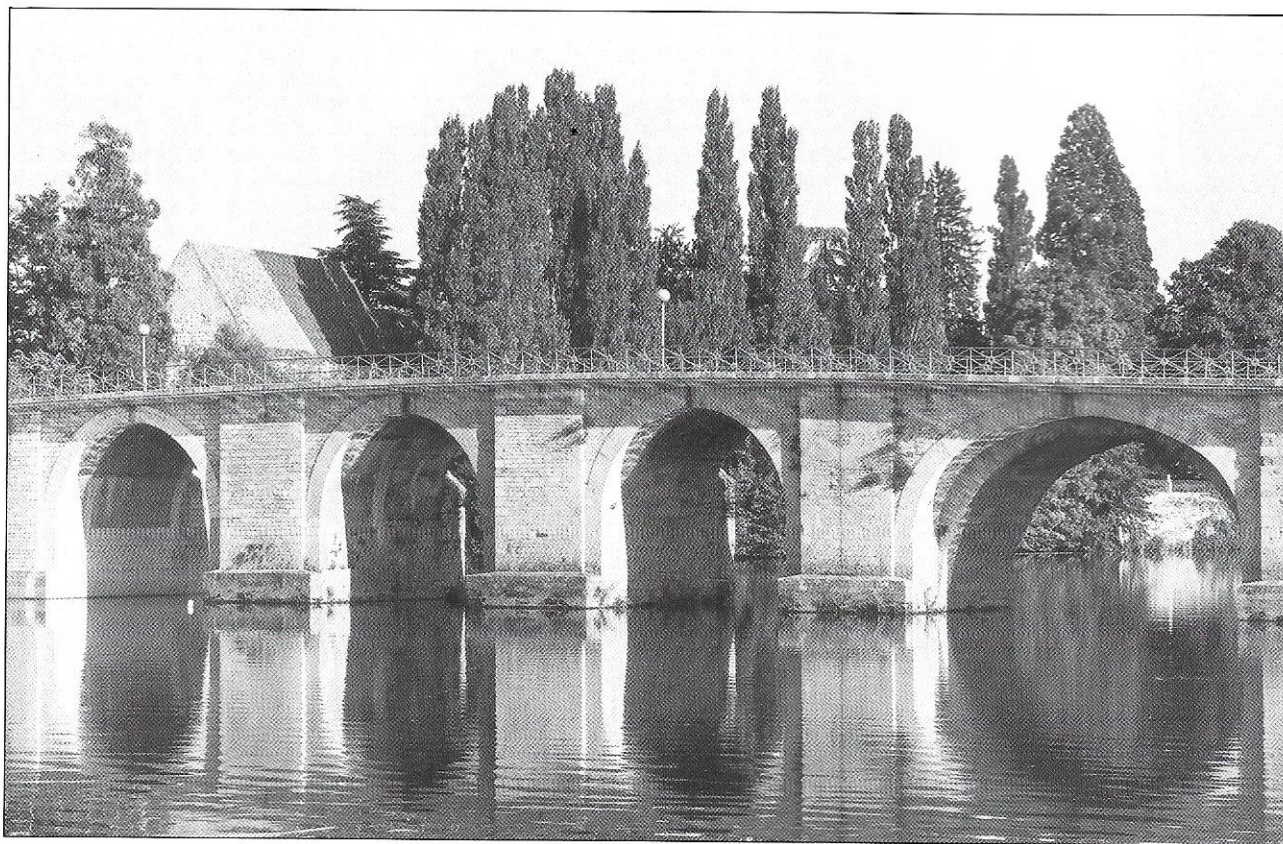
marionnette ayant les traits de Gaston Hervier. Il était temps que Descartes se prononce...

Aux urnes, citoyens ! Il n'y eut cette fois qu'un tour, la liste Petit, repartie « intégrale et solidaire », l'ayant cette fois emporté avec 352 voix d'avance sur la liste Hervier-Barbot. Nombre d'électeurs communistes avaient choisi de voter utile dès le premier tour, en préférant la liste Petit à celle de leur chef de file, Alban Chertier, à nouveau en lice pour ce 3^e tour. Mais Jacques Barbot n'a peut-être pas dit son dernier mot. Les deux ténors politiques du canton (qui ne se serrent la main que très rarement) devraient en effet se mesurer à nouveau ce printemps dans le cadre des élections cantonales : « Mais je ne me jetterai dans la mêlée qu'avec l'investiture officielle des partis », avertit Jacques Barbot, qui déplore le mauvais choix du Lochois, lors des législatives de 1962, le radical-socialiste Fernand Berthouin ayant alors terrassé un candidat à la députation qui, pourtant, venait d'être Premier ministre, un certain Michel Debré. « On n'a jamais pardonné à cette région d'avoir laissé passer l'occasion d'être si bien représentée à l'Assemblée. Depuis, toute l'évolution de la France s'est faite sans Loches », estime l'ancien patron, ami de René Monory, qu'il estime pouvoir rencontrer « sans prendre rendez-vous trois jours à l'avance ».

Descartes, ville politisée ? « Fallait voir ça en 1989, quand ils ont crié victoire au soir des municipales, à la mairie. On aurait cru des sans-culottes qui venaient de prendre la Bastille. Il ne leur manquait que des fourches ! », schématise une commerçante sympathisante de l'opposition. Les sans-culottes ? Justement, ils furent à La Haye-en-Touraine particulièrement motivés, le can-



« Manif » à Descartes ! Le 20 septembre dernier, la CGT et le comité de soutien aux licenciés de Barbot avaient organisé « la marche des Barbot », dénonçant le licenciement de 96 salariés. Au 1^{er} novembre dernier, on recensait 287 demandeurs d'emploi sur la commune.



La Creuse est une rivière au régime assez contrasté. Le débit moyen est de 160 m³/s en février et de 22 m³/s en août. Le 22 février 1977, le débit maximum de la crue fut de 685 m³/s. A l'opposé de cette abondance, durant le mois d'août 1976, le débit était descendu à moins de 6 m³/s. Aussi, la récente rénovation du barrage situé face aux papeteries, a-t-elle permis de rehausser le niveau de l'eau.

ton se flattant alors d'être en tête de la région pour « seconder la Révolution ». La société populaire des Amis de la Constitution de la République française une et indivisible de La Haye (affiliée à la société du même nom, de Paris) fit en effet planer pendant quelques mois de 1793 et 1794 « la crainte salutaire » chère au Montagnards. Aussi, dans sept des huit communes du canton, les curés et leurs vicaires acceptèrent-ils de prêter serment à la constitution civile du clergé, le curé réfractaire de Neuilly-le-Brignon (ex-Neuilly-le-Noble) ayant été emprisonné au séminaire de Tours. Les révolutionnaires de ladite société populaire, à en croire l'historien local André Goupille, furent certes « des républicains convaincus et des anticléricaux acharnés », mais d'abord de « bons bourgeois » légalistes : « Après avoir applaudi la mort du tyran, tous ces purs et farouches défenseurs de la République devinrent bonapartistes sous l'Empire, royalistes sous la Restauration, conseillers généraux sous Napoléon, maires de leur commune sous les Bourbons, remplissant leur mandat avec zèle et conscience pour le plus grand bien de la France ». « Descartes a toujours été une ville de notables et de clans : d'un côté les "culs blancs", de l'autre les "culs rouges" ». La bagarre gauche-droite est une vieille tradition », confirme Jacques Chapoton, cet ancien greffier de la justice de paix de La Haye-Descartes étant l'une des « mémoires » du pays.

Bref, hier comme aujourd'hui, ambiance assurée ! Y compris quand aucune élection n'est inscrite dans le proche horizon, (moment rare dans l'Hexagone !). Tenez, ces derniers mois, il n'était pas encore question des cantonales, mais dans les dix cafés de la commune, on avait de quoi palabrer sans forcément en venir à Bernard Tapie. L'homme du moment ? Marc Maubert, un ouvrier carreleur élu sur la liste Petit, mais devenu dissident de M. le Maire, trop peu à gauche à son goût et à celui de six autres élus de la même liste socialiste. « On a théoriser en conflit politique ce qui n'était qu'un conflit de personnes. Mais on va vers l'apaisement », tempèrerait cet automne le docteur Petit, le groupe de dissidents n'appréciant guère son bras droit et premier adjoint, Jean-Pierre Chabanne, qui, aux dires de certains édiles, se conduirait lors des séances de conseil comme il se conduisit au collège de Descartes, c'est-à-dire en professeur s'adressant à des élèves.

Un musée abandonné

Et la commune dans tout ça ? Barbot-Petit, même combat... Enfin, sur le fond : maintenir la population (vieillissante), sauvegarder l'emploi (en péril), améliorer la desserte routière (médiocre), défendre les établissements scolaires... Les impôts sont déjà un sujet de friction, même si tout le monde est aujourd'hui d'accord pour les réduire.

« Notre commune, qui, à mon arrivée, il y a quatre ans, était la plus endettée du département après Tours (si on considère l'endettement en francs par habitant) n'est plus que la cinquième. Nous avons dû assumer les engagements du précédent conseil. L'œuvre mégalo de Barbot a coûté cher. A la veille du 1^{er} tour, il avait signé les ordres de service pour la réalisation d'un vaste immeuble haut de gamme face à la Creuse, d'un coût de plus de 300 millions de centimes. On a aussi hérité du projet bibliothèque. Encore une grosse dépense », constate Serge Petit qui, quant à lui, n'entend pas « investir de façon incertaine », même si son projet d'une maison d'hébergement temporaire pour personnes âgées, dans une belle bâtisse bourgeoise rachetée par la commune, ne plaît pas à tout le monde. Quant à la fin de l'aménagement de l'îlot central, désespérément mort, elle attendra des jours meilleurs.

Pas question non plus de creuser le trou avec un toit. Celui que l'Union vélocipédique cartoisienne réclame pour son vélodrome. Le docteur Petit lui doit pourtant beaucoup... Ce serait en effet ce coûteux vélodrome (environ 2,5 millions de Francs), inauguré à la veille des municipales, qui aurait fait chuter son « bâtisseur ». « Mes concitoyens préféreraient une piscine ouverte, mais il aurait fallu assurer des frais de fonctionnement. Un vélodrome à Descartes, était-ce si extraordinaire quand on sait qu'il

n'y a aucune piste dans un rayon de 100 kilomètres et que l'U.V.D. est l'association cycliste la plus importante et la plus dynamique de la région Centre. Dès lors, pourquoi ce vélodrome, appelé à devenir le cadre de nombreuses épreuves, n'aurait-il pas apporté à la ville des animations et des retombées économiques non négligeables. Je m'étais d'ailleurs accroché avec Royer et Lory, qui ne souhaitaient pas que ce soit Descartes qui le fasse. Du coup, on n'a pas eu la moindre subvention du conseil général », explique Jacques Barbot, qui déplore par ailleurs la politisation de la vie associative depuis quelques années.

Est-ce en effet un hasard si André Galland, président du comité des fêtes (et membre de la liste Hervier-Barbot), est fâché avec M. le Maire ? « Je n'ai pas voulu cautionner l'énorme cachet de la vedette qu'il comptait déplacer pour leur fête de l'eau », justifie ce dernier. Depuis, c'est la guerre froide. « Mais qu'on n'aille pas dire que ma décision est politique. La preuve ? Depuis 1990, nous tirons avec Buxeuil un feu d'artifice commun au-dessus de la Creuse, alors que nos voisins, jusqu'alors, profitaient sans rien déboursier de ce spectacle. Pourtant, Buxeuil n'est pas dans nos eaux politiques », poursuit le docteur Petit.

Sympathisantes ou non d'un élu du cru, les associations locales sont en tout cas vivantes pour la plupart. On ne compte une soixantaine : pas mal pour une commune de 4.200 habitants ! Derrière l'indétrônable Ablette de Descartes (1.200 pêcheurs pour quatre communes !) et les quatre clubs sportifs les plus actifs (football, tennis, canoë-kayak et vélocipède), de nombreuses amicales proposent des activités moins courues : bridge, tarot, échecs, billard, pétanque, bicross, moto-rodéo, couture, philatélie... Descartes a même sa section Amnesty International et sa section France-URSS, présidée par Serge Petit, le premier édile menant aussi le Groupe d'étude, de recherche, d'animation et d'information municipales, ce G.E.R.A.I.M. organisant chaque été depuis treize ans des rencontres folkloriques qui réunissent des ensembles de tous les horizons. (« Et pas seulement des pays de l'Est, contrairement à ce que prétendent certains »).

Côté animation, ça bouge donc beaucoup. De la soirée-cabaret du P.C.F. à la soirée-choucroute des A.F.N., de la soirée-coq-au-vin du comité paroissial au bal gratuit des sapeurs-pompiers et du thé dansant du club de Ci-Bi au concert de l'orchestre de chambre de Tours (du service culturel de

la mairie), en passant par les expositions du centre culturel communal (Guy-de-Maupassant — le milieu aquatique — les peintures de M. Vimenet), les rendez-vous à l'affiche se comptaient par dizaines cet automne, l'active cité ayant aussi son école municipale de musique et son cinéma, municipalisé en 1987 et offrant quatre ou cinq séances chaque fin de semaine. La programmation de films récents garantit une exploitation tout juste équilibrée avec, bon an mal an, quelque neuf mille entrées. Pas question toutefois de programmer trop « culturel ». Déjà que le cycle « Connaissance du monde » (pourtant « grand public ») n'attire pas la foule ! « Ce qui marche, c'est du film facile. Aventure, comique, violence, épouvante... Le "Van Gogh" de Pialat et Dutronc, qui a pourtant été tourné tout près de là, à Saint-Rémy, n'a eu aucun succès », constate Yannick Antigny, le seul loueur de films vidéo du canton, « Descartois et cartésien, et né rue Descartes, un 31 mars, comme le philosophe ».

Un philosophe dont la plupart des Descartois ne connaissent guère que la statue trônant devant leur bel hôtel de ville. Combien sont-ils à avoir un jour visité le modeste musée local consacré au glorieux père de la philosophie moderne ? « L'entrée ne



Une soixantaine d'associations se sont partagé en 1993 les 475 445 F de subventions attribuées par la commune, dont le budget global (fonctionnement + investissement) s'est élevé en 1993 à 45 991 000 F. Avec une enveloppe de 32 000 F, l'Union vélocipédique descartoise s'est vu attribuer l'une des plus généreuses subventions. Pas de quoi toutefois couvrir le beau vélodrome inauguré par l'ancien maire en 1989, la défaite de Jacques Barbot étant notamment due à la coûteuse construction de cet équipement.



« Dommage que cette ville soit si politisée. C'est trop souvent Clochemerle ! », déplorent Brigitte et Claude Leroy, qui tiennent l'excellent hôtel-restaurant Moderne. Un Logis de France surtout prisé par les étrangers qui, l'été, constituent 80 % de la clientèle.

coûte pourtant que 10 F. Et c'est même gratuit lors de la journée du patrimoine, mais je ne vois guère plus de monde ce jour-là », se désole Gilberte Gauthier, l'ex-bistrotière du café des Sports, devenue la seule « permanente » dudit musée. « Permanente »... façon de parler, car les portes de la maison natale de Descartes sont souvent closes. Déjà bien beau, remarquez, que la voiture du père Lulu n'encombre plus l'entrée une fois le porche franchi. Lulu, c'est Lucien Rabine, un vieux communiste qui a vendu sa maison en viager à la ville. Laquelle est donc partagée en deux : d'un côté Lucien (Rabine), de l'autre René (Descartes), une pièce étant aussi attribuée à René (Boylesve), l'autre écrivain natif de la rue.

Vingt ans après son ouverture, le petit musée se révèle en tout cas décrépît, son conservateur, Frédéric de Buzon, semblant l'avoir abandonné (mais on est conservateur à vie !). Aussi vétuste et brouillon soit-il, ce musée de poche n'en a pas moins le mérite d'exister, n'attirant guère plus d'un millier de visiteurs dans l'année, dont un tiers d'étrangers. Car les initiés accourent de l'Europe entière pour ce décevant pèlerinage au pays natal du génial philosophe-mathématicien. Chaque année, un colloque international a d'ailleurs lieu, au printemps, à Descartes, plus d'une centaine d'érudits, venus débattre de philosophie (« Ces jours-là, je vends mes cinquante "Monde", alors que je ne dépasse pas les dix habituellement », remarque le marchand de journaux). A l'automne, les Amis du musée de Descartes organisent encore un autre rendez-vous du même type, cette journée « Descartes savant » ayant ainsi réuni, le 16 octobre dernier, une cinquantaine de passionnés ès méninges sur le thème « Descartes et la géométrie ».

Et Dieu dans tout ça, M. le Maire : « Justement, n'étant pas croyant, je ne peux pas

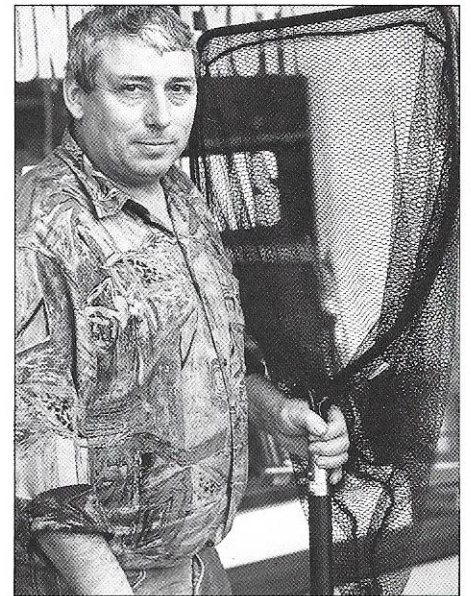
me dire cartésien, car Descartes a certes affirmé : "Je pense donc je suis", mais il a continué : "Je suis, donc Dieu est". Je ne vais pas dédaigner pour autant notre gloire locale et c'est vrai que notre musée est dans un état lamentable. J'ai même envisagé de le fermer. Mais soyez sûrs qu'en 1996, année du quatrième centenaire de la naissance de Descartes, ce lieu aura tout à fait belle allure. Nous avons prévu un réaménagement complet avec un architecte qui a fait ses preuves, Jean-Louis Barrier. »

Pas très raisonnable !

Le musée Descartes enfin valorisé. En voilà une bonne nouvelle pour l'office de tourisme de cette « station verte de vacances » où s'arrêtent plus de deux mille campeurs, flânant loin des grands châteaux du val « japonisé ». « Descartes est un excellent point d'ancrage pour rayonner deux-trois jours alentour. On a de quoi régaler tous les appétits : de châteaux (Paulmy, Le Grand-Pressigny, La Guerche, Sepmes...), d'églises de caractère (Marcé-sur-Esves, La Celle-Guénand, Ferrière-Larçon, Balesmes...), de curiosités (le menhir de Draché, le dolmen de Descartes...), sans parler des musées, des sites naturels, des rivières vagabondes, des restaurants cotés et de l'Archéolab d'Abilly. Les randonneurs pédestres ont là de quoi être comblés », se félicite Sylvie Garnier, vice-présidente de l'office de tourisme, qui espère bientôt mettre sur pied un circuit boylesvien partant sur les pas de cet académicien, qui sut non seulement peindre d'une plume juste et sensible les paysages de sa région, mais aussi ses personnages, de l'Esves à la Creuse. « Et pourquoi ne créerait-on pas un musée des Papeteries ? On a tout un patrimoine à exploiter dans ce

domaine-là. Il faudrait d'ailleurs sauvegarder le site dans son ensemble, tant il est un témoignage. Il y a l'usine, la chapelle, la maison bourgeoise des directeurs, la cité ouvrière... C'est toute une histoire à préserver et à mettre en scène avant qu'on ne continue à détruire ce lieu d'histoire », poursuit l'ex-bibliothécaire, pleine de bonnes idées.

« Le plus urgent, se serait peut-être de mettre en valeur notre plan d'eau naturel, sur cette Creuse que Descartes devrait enfin exploiter. Il faudrait aussi fleurir la ville pour la rendre plus gaie et que la piscine, l'été, n'ouvre pas à 3 heures. Sans parler des courts de tennis : on ne sait jamais où nos clients doivent prendre les clés ! », conteste Brigitte Leroy, patronne de l'hôtel Moderne, dont les onze chambres deux-étoiles sont les seules de la ville. « Et puis, il faudrait que la ville soit moins politisée. Tenez, vous trouvez ça normal vous, que le maire ne soit pas venu à l'inauguration de nos nouvelles chambres et cuisines. Pas même un mot d'excuse ! C'est vrai que les patrons du coin viennent souvent déjeuner chez nous et que le clan RPR du coin s'est un soir réuni ici,



« La Creuse ? Une rivière formidable ! On y pêche des brochets de plus de 20 livres. On a aussi la Claise et l'Esves. Ça mérite bien qu'on ait créé une école de pêche », se félicite Marcel Touzalin, le président de « L'ablette de Descartes ».

mais on est prêt à accueillir des élus de gauche s'ils le souhaitent. Nous, on fait du commerce », souligne encore la pétillante hôtelière-restauratrice.

« Faut aussi que je vous dise : le soir de cette réunion RPR avec Baeskens, il y avait sûrement eu des fuites. Les gendarmes ont fait ressortir nos clients parce qu'ils s'étaient soi-disant garés en infraction. Franchement, c'était téléphoné ! » Ah ! la politique à Descartes... : pas très raisonnable ! Pas de quoi faire tourner la tête de René Descartes, imperturbable sur son piédestal, continuant quant à lui à prendre la vie avec philosophie. ●

Grandeur et décadence de Barbot

Encore une belle histoire de l'industrie ! Comment Charles Ernest Barbot aurait-il pu imaginer, en fondant en 1922 une modeste affaire de menuiserie et de charpentes en bois, que ladite affaire deviendrait si prospère qu'elle comptera jusqu'à un millier de

passé. En 1980, « l'entreprise familiale n'ayant pu tenir le coup sur le plan des capitaux », Jacques Barbot allait décider « de lâcher la main », en vendant l'affaire à une société française... à capitaux majoritaires arabes. Quelques saisons suffiront pour que

chute le géant Barbot, la mauvaise gestion de ses nouveaux acquéreurs les amenant à déposer le bilan.

A Descartes, l'inquiétude est vive, mais l'ancien patron de l'entreprise, Jacques Barbot, devenu maire en 1977, fait jouer ses relations avec René Monory, l'influent voisin de Loudun réussissant à faire racheter Barbot par Usinor fin 1981. Les filiales sont vendues ou arrêtées et le personnel réduit autour de 800 salariés. Dix ans durant, Usinor valorisera la référence Barbot sur de nouveaux fronts, celui des ouvrages d'art et celui des prestigieux chantiers, du musée d'Orsay aux aéroports de Bastia et Fort-de-France et de l'Arche de la Défense à l'Opéra Bastille en passant par le Gargantua de Mirapolis. Lorsque Sacilor prendra l'initiative, en 1991, de revendre Barbot, l'affaire est alors redevenue saine.

Les derniers acquéreurs en date, des investisseurs privés, ne tarderont pas à restructurer leur nouvelle affaire, suppression d'emplois à la clé : 80 en mai 1992, 96 en septembre 1993, l'entreprise demeurant toutefois positionnée comme l'un des leaders de la construction métallique (20 000 tonnes de charpente en année pleine). La nouvelle direction Barbot invoque la conjoncture défavorable. Pertes de marchés et « concurrence déloyale » d'entreprises espagnoles et portugaises, voire françaises, « cassant les prix », auraient conjugué leurs effets. Encore riche de 400 emplois sur Descartes il y a deux ans, Barbot n'en compte guère plus de 200 aujourd'hui (le site de Dijon ayant été maintenu). Et la conjoncture ne s'annonçant pas souriante... Attention, charpente fragile !

Spécialité de Hangars Économiques Démontables — E. BARBOT, Entrepreneur — LA HAYE-DESCARTES (I.-et-V.)

1922 - 1923 - 1924 - 1925 - 1926 - 1927 - 1928 - 1929 - 1930 - 1931 - 1932 - 1933 - 1934 - 1935 - 1936 - 1937 - 1938 - 1939 - 1940 - 1941 - 1942 - 1943 - 1944 - 1945 - 1946 - 1947 - 1948 - 1949 - 1950 - 1951 - 1952 - 1953 - 1954 - 1955 - 1956 - 1957 - 1958 - 1959 - 1960 - 1961 - 1962 - 1963 - 1964 - 1965 - 1966 - 1967 - 1968 - 1969 - 1970 - 1971 - 1972 - 1973 - 1974 - 1975 - 1976 - 1977 - 1978 - 1979 - 1980 - 1981 - 1982 - 1983 - 1984 - 1985 - 1986 - 1987 - 1988 - 1989 - 1990 - 1991 - 1992 - 1993 - 1994 - 1995 - 1996 - 1997 - 1998 - 1999 - 2000 - 2001 - 2002 - 2003 - 2004 - 2005 - 2006 - 2007 - 2008 - 2009 - 2010 - 2011 - 2012 - 2013 - 2014 - 2015 - 2016 - 2017 - 2018 - 2019 - 2020 - 2021 - 2022 - 2023 - 2024 - 2025

Collection Marcel Touzalin

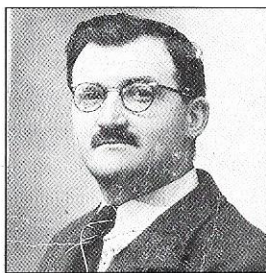


Barbot n'était pas encore un leader de la construction métallique.

salariés. Dès 1936, « Nénesse », comme beaucoup l'appelleront jusqu'à sa mort, en 1980, employait déjà une vingtaine d'ouvriers, la petite entreprise s'étant alors orientée vers la construction métallique, tout en conservant son activité bois.

L'acier allait toutefois s'imposer progressivement, le marché devenant particulièrement porteur après-guerre. Lorsque Jacques et Michel Barbot prennent les rênes de la société, en 1955, l'entreprise paternelle se révèle déjà une référence. Mais les deux fions, tout frais « sortis des écoles » vont rapidement propulser la construction métallique Barbot vers le sommet de son secteur d'activité, ouvrant trois autres usines à Libourne, Évreux et Dijon. En 1970, l'affaire se montre rayonnante avec un millier d'employés, dont 600 sur le site de Descartes.

« A cette époque, on travaillait à 80 % pour l'agriculture. Un hangar agricole Barbot était alors construit chaque quart d'heure. On fonctionnait sur le principe des trois-huit et on assurait même un ramassage en car sur toute la région, jusqu'au Blanc. On avait du mal à trouver du personnel », raconte Jacques Barbot, en évoquant avec nostalgie cette belle époque où l'entreprise s'offrit aussi des filiales dans l'aluminium et le plastique. Barbot allait pourtant être touché de plein fouet par les retombées économiques des deux crises pétrolières de 1974 et 1976, le chiffre d'affaires ayant ainsi chuté de 40 % cette année-là. Premiers licenciements... et marchés en pleine évolution, la construction de supermarchés s'affirmant comme la nouvelle vocation de l'entreprise. Mais l'âge d'or appartient au



Charles Ernest Barbot.



La pérennité de Barbot-Descartes fait l'objet de doutes. Qu'elle est loin l'époque où l'entreprise, ne pouvant produire davantage, se trouvait durant deux mois de l'année hors marché.